



Le Philtre et autres fables

Edouard Hagenaar

Le Philtre et autres fables

Table des matières

Le Philtre	1.
Aux Pompes Funèbres	6.
La Chose	14.
La Succession	24.
La Confession	33.
Le Lac	36.
Le Spécimen	52.
Les Archivistes	63.
Opération Paris-Brest	73.
Alfred	80.

Le Philtre

1.

(sur scène : *La Sorcière*)

La Sorcière : (devant une table, sur la table : carafe, coupe, grimoire) Je vais enfin réaliser mon chef-d'œuvre !

Après avoir mitonner tous les philtres possibles et imaginable, du philtre d'invisibilité au philtre pour se transformer en chauve-souris en passant par celui qui fait voler un balai, le grand jour est arrivé !

Je termine la préparation du philtre le plus puissant jamais créé : le philtre qui fait découvrir le sens de la vie ! Enfin !

(consulte son livre) Quels sont les derniers ingrédients d'achèvement de ce trésor :

Un œil de porc (introduit un œil de porc dans la carafe)

Une queue de rat (introduit une queue de rat dans la carafe)

Quelques mouches gonflées au jus de camphre (introduit des mouches dans la carafe)

Un chardon fermenté (introduit un chardon fermenté dans la carafe)

Un orteil de condamné à mort (introduit un orteil de condamné à mort dans la carafe)

De la bave de putois (introduit de la bave de putois)

Et un peu de sel (introduit du sel dans la carafe). Pour rehausser le goût.

(mélange le breuvage dans la carafe)

(verse du breuvage dans la coupe)

Voilà. C'est prêt.

(porte la coupe aux lèvres)

Quel moment émouvant. Je vais enfin connaître le sens de la vie !

(s'arrête. Se ravise) (dépose la coupe sur la table)

Mouaih. C'est risqué quand même.

Je n'ai pas envie de tomber malade, bien que ce n'est préparé qu'avec de bonnes choses.

Il serait quand même plus prudent de le faire boire par quelqu'un d'autre. C'est plus sécurisant.

Qui pourrait donc être ce « quelqu'un » ?

De la famille, je n'en ai pas.

Des amis, je n'en ai pas.

Des ennemis, je n'en ai plus. Tous morts, inopinément. Empoisonnés. Au cours de mon banquet de réconciliation.

Une femme de ménage, je n'en ai pas.

Je n'en ai pas, mais je peux en engager une.

Parfait, engageons une femme de ménage.

(s'assied à la table, prend un carnet et un crayon)

Alors, que pouvons-nous écrire ?

« *Femme du monde... euh... respectable, cherche personnel de maison.
Travail gratifiant.
Environnement agréable.
Cuisine bourgeoise.
Bonne rémunération* » Non, pas ça. Déjà que je lui offre à boire.

Voilà une belle annonce.

Il n'y a plus qu'à la faire publier dans le journal.

(sort)

(Noir)

2.

(sur scène : La Sorcière, Sophie)

(sonnette)

La Sorcière : Voici donc mon sujet d'expérience qui arrive.

(sort)

(entre, suivie par la fille)

Entrez donc, chère enfant. Soyez la bienvenue.

Asseyez-vous, je vous en prie.

La fille : *(s'assied)* Merci madame.

La Sorcière : Comment vous appelez-vous ?

La fille : Je m'appelle Sophie, madame.

La Sorcière : Moi, je m'appelle Vilipendrionce.

Sophie : C'est un beau nom.

Vilipendrionce : Quel âge avez-vous ?

Sophie : J'ai vingt ans, madame.

Vilipendrience : Avez-vous de l'expérience d'épousseter, cirer le parquet, lessiver, cuisiner, plier les draps ?

Sophie : Oui, madame, je peux le faire.

Vilipendrience : Parfait, vous voici donc ma nouvelle femme de ménage !

Sophie : Je suis engagée ? Merci, je suis tellement contente (*se met à pleurer*)

Vilipendrience : Vous pleurez, chère enfant ?

Sophie : C'est de joie, madame. Vous semblez être si gentille, alors que mes anciens patrons étaient très méchants. Ils me criaient dessus et me poursuivaient partout pour me faire des reproches et me dire des choses odieuses.

C'étaient monsieur et madame Lefournier.

Vilipendrience : Lefournier ? Cela me dit quelque chose. Où ais-je donc entendu ce nom ?

Ah oui, je me souviens !

Je les ai invités un jour à mon banquet.

Oubliez-les.

Je puis vous assurer que vous n'entendrez plus jamais parler d'eux.

Sophie : Merci madame. Vous avez beaucoup d'empathie.

Vilipendrience : Les Lefourniers en savent quelque chose.

Sophie : J'ai hâte de commencer à travailler.

Vilipendrience : Nous allons d'abord fêter votre embauche.

(*tend la coupe à Sophie*) Tenez très chère, buvez. C'est un véritable nectar de mon invention.

Sophie : Non merci, madame. Je ne bois que de l'eau.

Vilipendrience : Vous ne buvez que de l'eau ?

Quoi ! Vous n'aimez pas les jus de fruit, le chocolat chaud, la limonade, le café, le lait, le thé ?

Un petit cognac de temps en temps pour le moral ?

Sophie : Non madame.

Vilipendrience : Bon, ben, je vois qu'il y a une éducation à faire.

Ne désespérons pas. Nous sommes patientes.

(*Noir*)

3.

(Sur scène : Sophie)

(la coupe et la carafe se trouvent sur la table)

Sophie : (chante en balayant)

*« À la claire fontaine
m'en allant promener
j'ai trouvé l'eau si belle
que je m'y suis baigné.*

*Il y a longtemps que je t'aime
jamais je ne t'oublierai »*

Mon dieu que j'ai soif !

Pas une goutte d'eau dans cette maison. Cela fait deux jours que je n'ai pas bu.

Madame Vilipendrionce m'a bien prévenue que l'eau du puit n'était pas potable.

(regarde la coupe)

Je me laisserais bien tenter. J'ai trop soif.

Et puis, madame Vilipendrionce m'a dit que c'était un nectar.

(prend la coupe et la boit)

Mmm ! C'est bon !

Encore une gorgée !

(prend la carafe, se sert, et boit)

(reprend son balayage en chantant)

*« Sous les feuilles d'un chêne,
Je me suis fait sécher.
Sur la plus haute branche,
Un rossignol chantait.*

*Il y a longtemps que je t'aime
jamais je ne t'oublierai »*

(sort)

(Sur scène : Vilipendrionce)

Vilipendrionce : (entre) Parfait ! Elle a bu le philtre.

Il suffisait d'y penser. Faire disparaître toute trace d'eau potable dans la maison.

Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre les effets escomptés !

(Noir)

4.

(Sur scène : Vilipendrience, Sophie)

Vilipendrience : (assise à la table, observe Sophie)

Sophie : (travaille en chantant)

« Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Tu as le cœur à rire...
Moi je l'ai à pleurer

Il y a longtemps que je t'aime
jamais je ne t'oublierai »

Vilipendrience : Comment vous sentez-vous ?

Sophie : Très bien, madame.

Vilipendrience : Pas de palpitations ?

Sophie : Non, madame.

Vilipendrience : Des tremblements, nausées, crampes, vomissement, fièvre, frissons, maux de tête ?

Sophie : Non, madame.

Vilipendrience : Vous ne ressentez rien de particulier ?

Sophie : Non, madame.

Vilipendrience : Réfléchissez bien. Des hallucinations, visions, clairvoyance ?

Sophie : Non, madame.

Vilipendrience : C'est inquiétant. Je n'ai pourtant rien oublié.

(consulte son grimoire)

Œil, queue, mouches, chardon, orteil, bave, sel.

Non, tout y est.

Ce n'est peut-être qu'une question de temps.

Sophie : (balaye en chantant)

« J'ai perdu mon amie
Sans l'avoir mérité.
Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai...

*Il y a longtemps que je t'aime
jamais je ne t'oublierai »*

(sort)

(Noir)

5.

(Sur scène : Vilipendrience, Sophie)

Vilipendrience : Quoi !? Vous voulez me quitter ?

Sophie : Oui, madame.

Vilipendrience : Pourquoi ?

Sophie : J'ai pris une grande décision, madame. C'est plus fort que moi.

Vilipendrience : Éclairez ma lanterne, je suis curieuse d'écouter vos explications.

Sophie : Je vais me retirer dans les montagnes.

Vilipendrience : Pour quoi faire ?

Sophie : Rien. Simplement manger des baies et boire l'eau de la rivière.

Vilipendrience : Pourquoi donc ?

Sophie : Ici-bas, tout n'est qu'illusion.

De la naissance à la mort, nous évoluons dans un songe irréel sans objet ni résolution.

Nous touchons des substances et des corps qui ne sont que des mirages.

Le bois, le métal, notre chair, l'air, le feu, la chaleur, le froid, l'amour, la joie et la tristesse ne sont que des mots qui ne se rapportent à rien.

Ce que nous voyons, pensons, entendons et touchons n'est que du vide que nous colorions d'un morne creux.

J'ai décidé de ne plus vivre dans le mensonge.

Je serai dans les montagnes. Seule, nue, les yeux fermés.

Voilà mon but, mon sens.

Adieu, madame.

(sort en chantant)

*« Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Et que ma douce amie
Fût encore à m'aimer.*

*Il y a longtemps que je t'aime
jamais je ne t'oublierai »*

(sort)

(sur scène : Vilipendrionce)

Vilipendrionce : (regarde sortir Sophie, penaude)

(prends la carafe et la fixe dubitativement)

(fracasse la carafe en la jetant violemment au sol)

(sort)

(Noir)

* * *

Aux Pompes Funèbres

1.

(Sur scène : le Croque-mort, elle, lui)

Le Croque-mort : Entrez, je vous en prie

Elle et Lui : (entrent, s'essayent)

Le Croque-mort : Je vous présente toute mes condoléances.

Elle : Merci, monsieur.

Le Croque-mort : La défunte était votre maman ?

Lui : Ce n'est pas une défunte, c'est un défunt. Et ce n'est pas sa maman, c'est son papa.

Le Croque-mort : Pourtant, il est bien indiqué sur l'acte de décès : Madame Lucie Lambert décédée le 5 avril de cette année.

Elle : Le 5 avril ?

Lui : Nous sommes aujourd'hui le 31 mars.

Le Croque-mort : Comment vous êtes vous procuré cet acte de décès ?

Elle : C'est Arthur qui l'a écrit.

Le Croque-mort : C'est qui ça, Arthur ?

Lui : Qu'importe. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est très intelligent.

Le Croque-mort : Mais monsieur ! Un acte de décès ne peut être pas être rédigé par un particulier ! Seule une administration est compétente pour le faire !

Elle : Vous en êtes sûr ?

Lui : Je dois vous avouer que son papa était un peu bizarre.

Le Croque-mort : De toute façon, Arthur ou pas, bizarre ou pas, cet acte de décès est un FAUX EN ÉCRITURE !

Elle : Est-ce que vous pourriez le dire à Arthur ?

Lui : Il vous comprendra mieux que nous.

Elle : Il est très intelligent.

Le Croque-mort : Où qu'il est, Arthur ?

Elle : En face.

Lui : Au bistrot.

Le Croque-mort : (*se lève*) Une seconde s'il-vous-plait. M'en vais aller lui dire deux mots.

(*sort*)

2.

(*Sur scène : elle, lui*)

Elle : Sa première réaction était bonne.

Lui : Mais tardive.

Elle : Pourquoi ?

Lui : Il n'a pas remarqué que le décès était postérieur à aujourd'hui.

Elle : C'est juste. Vous êtes très perspicace.

Lui : Comprenez, cher collègue, qu'en ma qualité d'Inspecteur au Service Gouvernemental de Contrôle de la Qualité des Pompes Funèbres, je me dois d'être vigilant au moindre détail.

Songez-y, cher collègue.

Elle : Oui, Inspecteur

Lui : Attention ! Il revient.

3.

(*Sur scène : Le Croque-mort, elle, lui*)

Le Croque-mort : (*entre*) Impossible de discuter avec ce type !

Ivre-mort !

Il a encore eu le culot de me reprocher de porter ma cravate de travers !

Lui : (*à Elle*) Notez ! Cravate de travers.

Elle : Je n'avais pas remarqué.

Lui : Moi non plus.

C'est d'ailleurs pour ne manquer aucun détail que j'ai demandé à l'Adjudant Arthur de se poster en embuscade au bistrot.

Elle : (*éclate en sanglots*) Mon pauvre papa ! Il est décédé alors que la veille de sa mort il était encore vivant !

Le Croque-mort : Si cela peut vous consoler, c'est souvent le cas.

Lui : Est-il possible de l'enterrer tout nu ?

Elle : La tête en bas.

Lui : Et les jambes à l'air libre.

Elle : C'était ses dernières volontés.

Le Croque-mort : Euh... Je ne sais pas... Je vais vérifier dans le règlement.
(*sort*)

4.

(*Sur scène : elle, lui*)

Lui : Très consciencieux, le garçon.

Elle : Il garde son calme.

Lui : Pas de réponse hâtive.

Elle : Il s'informe avant de répondre.

Lui : Quelle heure est-il ?

Elle : Il est quatorze heures.

Lui : L'hélicoptère ne devrait pas tarder.

Elle : Vous avez dépêché un hélicoptère ?

Lui : Pour vérifier l'état de la toiture.

5.

(*Sur scène : le Croque-mort, elle, lui*)

Le Croque-mort : (*entre*) Malheureusement, je dois vous décevoir.

Le règlement est formel : habillé, à l'horizontal, à un mètre cinquante de profondeur, dans un cornet de frites.

Elle : Dans un quoi ?

Le Croque-mort : Excusez-moi, c'est le jargon professionnel, je voulais dire dans un cercueil.

« Cornet de frites » c'est pour dédramatiser, vous comprenez.

Lui : Oui, bien sûr.

Le Croque-mort : Déjà qu'on ne rigole pas beaucoup dans ce métier.

Lui : Vos corbillards ? Ils roulent vite ?

Elle : Est-ce qu'ils résistent au tangage dans les chicanes ?

Le Croque-mort : Je dois vous avouer que je ne les ai jamais testés sur un circuit.

Lui : On peut le faire à votre place, si vous voulez.

Elle : Demandons à Arthur.

Lui : Ça, c'est une bonne idée ! Comme ça, il pourra s'entraîner avant de passer le permis.

Elle : Vous allez bien nous trouver une petite faille dans le règlement...

Le Croque-mort : Non, madame ! Arthur ne touchera pas à mes corbillards !
J'ai déjà assez d'alcooliques comme ça parmi mes chauffeurs.

Elle : Papa était très croyant. Pouvez-vous en tenir compte ?

Le Croque-mort : Bien entendu !
Quelle était la religion de votre papa ? Chrétienne ? Juive ? Musulmane ? Bouddhiste ?

Elle : Il était tout ça à la fois.

Lui : C'était un homme très ouvert d'esprit.

Elle : Peut-il être enterré par petits morceaux ?
Un morceau chez les Chrétiens, un chez les Juifs, un chez les Musulmans et un chez les Bouddhistes ?

Lui : Ce ne sont pas ses dernières volontés, mais on s'est dit... tant qu'à faire...

Elle : Autant faire plaisir à tout le monde.

Lui : Il a toujours été un peu bizarre.

Le Croque-mort : Je pense qu'il est superflu de consulter le règlement pour vous informer que c'est interdit.

Elle : Puisque c'est comme ça, on ne l'enterre plus ! Na !

Lui : On va le conserver dans l'abri de jardin.

Elle : Sur sa poupée gonflable.

Lui : Avez-vous des pinces chirurgicales ?

Le Croque-mort : Elles ne me serviraient à rien. Pourquoi cette question ?

Elle : Pour extraire la balle de revolver qu'il a dans la tête.

Lui : Ni vu ni connu.

Le Croque-mort : DEHORS !!

(Noir)

6.

(*Sur scène : elle, lui*)

Elle : Je pense que ce garçon mérite un label de qualité.

Lui : Je partage votre avis, sous réserve des constatations de l'hélicoptère.

Elle : Où est Arthur ?

Lui : Il nous suit à distance pour ne pas éveiller les soupçons.

Elle : Oh ! Regardez !

Lui : Quoi donc ?

Elle : Des Pompes Funèbres !

Lui : Parfait (*se frotte les mains*) Nous allons voir ce qu'ils ont dans le ventre.

Elle : « *Pompes Funèbres Legrand* » « *Souriez ! Vous êtes filmés* » C'est d'un goût.

Lui : « *À votre disposition 7 jours sur 7. Fermé le lundi* ». Nous avons déjà une contradiction dans l'information au consommateur. Notez !

Elle : Entrons !

(*Elle et Lui: entrent*)

(*Voix off*) : Bonjour Madame, Bonjour Monsieur,

Elle : (*s'effondre en sanglots*) Mon pauvre papa ! Il n'est plus de ce monde !

(*Voix off*) : De quoi est mort votre papa ?

(*Elle*) : Il est mort de rire ! C'est triste !

(*Voix off*) : C'est une belle mort. Puis-je vous offrir un verre d'eau.

Elle : Non, pas d'eau. (*À Lui*) Chéri, tu m'offres un verre de champagne ?

Lui : Non la bouteille ! Une bouteille de champagne s'il vous plait !

Elle : Merci, beau gosse !

Lui : Avez-vous des chambres ?

* * *

La Chose

1.

(*Sur scène : Docteur Flagrant, André*)

André : (se réveille, regarde autour de lui)

Docteur Flagrant : (en tablier blanc) Avez-vous bien dormi ?

André : Oui, et non. J'ai eu des cauchemars.

Docteur Flagrant : Je suis le docteur Flagrant, et vous ?

André : Je m'appelle André.

Docteur Flagrant : Dites-moi, André, avez-vous une idée pourquoi vous êtes ici ?

André : Je ne l'ai jamais su.

Docteur Flagrant : Vous souvenez-vous où vous étiez avant d'entrer ici ?

André : Dans une grande salle.

Docteur Flagrant : Cette salle, c'était un tribunal, la Cour d'assises.

La Cour d'assises a décidé au nom de la loi.

La loi, c'est le mode d'emploi de la vie, mais pas n'importe quelle vie.
C'est le mode d'emploi de la vie en société.

La société, ce sont tous les gens autour de vous, ceux que vous connaissez et ceux que vous ne connaissez pas.

Ceux qui habitent près de chez vous, et ceux qui habitent loin de chez vous.

Vous n'avez pas suivi le mode d'emploi, vous avez enfreint la loi.

Quand quelqu'un enfreint la loi, il a une raison.

Soit, pour gagner de l'argent, soit parce qu'il n'aime pas une personne, soit pour se faire plaisir.

Vous ne connaissez pas la raison de ce que vous avez fait, et le tribunal ne la connaît pas non plus.

Alors il a dit que vous deviez venir ici, et il m'a demandé d'essayer de chercher avec vous quelle est cette « raison ».

André : Qu'est-ce que cela peut bien lui faire, de la connaître ou pas.

Docteur Flagrant : Il veut la connaître pour savoir ce qu'il doit faire de vous.

Soit, vous punir, soit vous soigner.

André : Je préfère être soigné. Je suis un peu constipé ces derniers temps.

Docteur Flagrant : Connaissez-vous Léon Bouchardon ?

André : Oui, c'est mon voisin.

Docteur Flagrant : C'était votre voisin.

Il est mort.

Connaissez-vous la raison de sa mort ?

André : Oui, je l'ai tué.

Docteur Flagrant : Très bien.

André : Merci.

Docteur Flagrant : Non !

Quand je dis « très bien » je veux dire que c'est très bien que vous vous en souveniez.
Je ne voulais pas dire que c'est très bien de l'avoir tué.

André : C'est compliqué.

Docteur Flagrant : C'est pourtant simple.

André : Je n'arrive pas à penser, Docteur, tout ce que je sais, c'est que je vous vois.

Je ne peux penser qu'à des nuages colorés qui tournent autour de ma tête en soufflant de l'air musical.

Docteur Flagrant : Ce doit être les effets du Plarontactol.

André : Le quoi ?

Docteur Flagrant : Le Plarontactol.

C'est la petite pilule verte que vous avez mangée en entrant ici.

André : Pourquoi me l'avez-vous donnée à manger ?

Docteur Flagrant : On ne vous l'a pas donnée !

C'est vous qui l'avez volée à l'infirmerie !

André : Je croyais que c'était un bonbon.

Docteur Flagrant : Qu'importe !

C'est mal !

Qui vole un œuf vole un bœuf !

Qui vole un bonbon vole... euh... une boîte de thon.

André : Je n'aime pas le thon.

Docteur Flagrant : M'en fous !

Revenons à nos bonbons... la boîte de thon... nos moutons.

Vous m'embrouillez !

André : Excusez-moi, Docteur.

Docteur Flagrant : Bien ! Bouchardon...

André : Mon voisin.

Docteur Flagrant : Dieu ait son âme.

André : Amen.

Docteur Flagrant : Essayez de vous souvenir de ce qui s'est passé.

Souvenez-vous de la dernière fois où vous avez vu votre voisin.

Où se trouvait-il ?

André : Dans une ambulance.

Docteur Flagrant : Un peu avant...

André : Sur une civière.

Docteur Flagrant : Encore un petit peu avant ...

André : Étendu dans la rue.

Docteur Flagrant : Ça chauffe, ça chauffe, nous y sommes presque....

André : Dans son jardin.

Docteur Flagrant : Bingo !

Et vous ? Où étiez-vous ?

André : Dans mon jardin.

Docteur Flagrant : Que faisiez-vous ?

André : Je coupais du bois.

Docteur Flagrant : Avec quoi ?

André : Une hache.

Docteur Flagrant : Ensuite ?

André : Je me suis allumé une cigarette, puis je me suis gratté la tête, puis...

Docteur Flagrant : Oui, bon, passons....

Par rapport à Bouchardon... Vous le voyez, Bouchardon ?

André : Oui.

Docteur Flagrant : Continuez...

André : J'ai pris la hache.

J'ai enjambé la clôture.

Je me suis approché de lui.

J'ai levé la hache...

...et je lui ai frappé la tête.

Docteur Flagrant : Et ensuite ?

André : Je suis allé retourner couper du bois.

Docteur Flagrant : Lui avez-vous volé de l'argent ?

André : Non.

Docteur Flagrant : Aviez-vous une raison de lui en vouloir ?

André : Ah non ! J'aime bien mes voisins.

Docteur Flagrant : Heureusement pour eux. Est-ce vous aimez fracasser la tête des gens avec une hache ?

André : Ah non ! J'ai horreur du sang.

Docteur Flagrant : Alors...

André : Alors quoi ?

Docteur Flagrant : Devinez la question que je vais vous poser maintenant.

André : Pourquoi ?

Docteur Flagrant : Je vous écoute.

André : Parce qu'elle me l'avait demandé.

Docteur Flagrant : Avant que nous parlions de « Elle », je voudrais savoir si « Elle » vous l'a demandé, suggéré, conseillé ou ordonné.

André : Ordonné.

Docteur Flagrant : Vous a-t-elle parlé ?

André : Oui.

Docteur Flagrant : Beaucoup ?

André : Oui. Elle parle beaucoup. Elle parle tout-le-temps. Elle me surveille, et me dit ce que je dois faire.

Docteur Flagrant : Qui est « Elle » ?

André : La « Chose ».

Docteur Flagrant : Vous la connaissez bien, la « Chose » ?

André : Oui, depuis longtemps.

Docteur Flagrant : Vous semblez fatigué. Je comprends.

Vous allez maintenant vous reposer.

Nous reprendrons notre conversation demain.

(Noir)

2.

(Sur scène : André, une dame en noir)

André : (dort)

Une Dame en noir : André ! André ! Réveille-toi !

André : (se réveille) Non, pas vous. Je suis encore fatigué.

La Dame en noir : Pourquoi lui as-tu parlé de moi ?

Ce n'était pas convenu entre nous.

André : Je n'ai pas pu faire autrement.

C'est lui, avec toutes ses questions, qui m'en a obligé.

Il était impossible de mentir.

La Dame en noir : André ! Tu dois me faire confiance et faire ce que je te dis.

N'oublie jamais que sans moi, tu ne serais plus de ce monde.

Je t'ai sauvé la vie.

André : Je sais. Vous me le rappelez constamment, à chaque instant.

La Dame en noir : Quand je te dis de verrouiller ta porte, c'est pour te protéger.

Quand je te dis de ne jamais sortir de chez toi sans ton couteau, c'est pour te protéger.

Quand je te dis de ne jamais croire ce que disent les autres, c'est pour te protéger.

Te souviens-tu de la première fois que tu m'as vue ?

André : Oui, à l'école.

La Dame en noir : Te souviens-tu de mademoiselle Sophie, ta jolie maîtresse d'école ?

André : Oui.

La Dame en noir : Elle était si gentille avec toi, et toi si amoureux d'elle.

André : Oui.

La Dame en noir : La belle lettre d'amour que tu lui as écrite.
Je la connais par cœur.

André : Moi aussi.

La Dame en noir : Elle l'a lue.

À haute voix.

Devant toute la classe.

Qui a rit.

André (pleure)

La Dame en noir : Ton monde s'est écroulé.

Après la classe, tu es rentré à la maison.

Tu as traversé le petit pont qui surplombe la rivière.

Tu l'as enjambé pour sauter dans la rivière et te noyer, exprès.

André : J'avais tellement honte !

La Dame en noir : C'est moi qui t'ai retenu.

J'ai réussi à te convaincre au dernier moment de ne pas mourir à cause d'une mauvaise personne.

La première mauvaise personne que tu as rencontré dans ta vie.

Je t'ai dit qu'il y en aura encore d'autres, et encore, et encore, et encore...

Puis, nous nous sommes assis sur un banc, et nous avons parlé.

Nous avons cherché le plan pour ne jamais mourir à cause des mauvaises personnes.

Et nous l'avons trouvé.

Te rappelles-tu du plan ?

André : Oui.

La Dame en noir : Déclame-le-moi. Pour me rassurer.

André :

Les paroles des autres
Sont des pièges tendus
Malgré leurs yeux d'apôtres
Ils veulent te voir pendu.

Éveil, lucidité, vigilance, alerte
Devant, derrière, à gauche, à droite
Ne marche pas la garde découverte.
Les autres te convoient et t'exploitent.

Ignore à jamais le pardon.
Quand le mal sera fait,
Il ne restera que le poison.
Que le châtiment soit parfait.

Ami, copain, camarade, compagnon !
Ils n'ont que ces mots à la bouche.
Cobra, vipère, crotale, dragon !
Je vois leurs reflets, qu'ils s'en étouffent !

Survivre n'est pas un crime.
Le bien n'est que simplicité.
Il n'existe qu'une seule maxime :
Pour ne pas mourir, il faut tuer.

La Dame en noir : C'est bien. Je suis fière de toi.

André : Pourquoi m'avez-vous demandé de tuer Léon ? Je l'aimais bien.

La Dame en noir : Tu lui en avais dit trop.

Tu lui as parlé de tes sentiments, de tes craintes, tes espoirs, tes projets.

Tu t'es dévoilé et fragilisé.

Tu n'étais plus qu'un gibier facile, broutant tranquillement à découvert pendant que les chasseurs chargent leurs armes.

Il fallait te protéger.

Il fallait qu'il disparaisse.

Une fois de plus, j'ai fait mon devoir, fidèlement.

André : Merci.

La Dame en noir : Demain, tu vas revoir le docteur Flagrant.

Ne t'inquiète pas.

Je serai à tes côtés.

(*Noir*)

3.

(*Sur scène : Docteur Flagrant, André*)

Docteur Flagrant : Pour reprendre ce que vous m'avez dit hier, une « Chose », vous a demandé, ou ordonné, de frapper Léon à la tête avec votre hache.

Vous le confirmez ?

La Dame en noir : Si tu parles de moi, tu te dévoiles.

Si tu fais cela, ils tenteront de me faire disparaître.

Et si je disparaissais, tu perdrais toutes les immunités et les auspices que nous avons mis si longtemps à construire ensemble.

Tu seras sans défense.

Sans défense, tu mourras.

André : Je ne me souviens pas d'avoir dit ça.

Docteur Flagrant : Moi, je m'en souviens très bien.

Et vous aussi.

Est-ce que vous fréquentez souvent votre voisin Léon ?

André : Oui, on était amis.

Docteur Flagrant : De quoi parliez-vous ?

La Dame en noir : Réponds-lui de n'importe quoi, mais pas de toi.

André : De choses et d'autres. De la météo, du temps qu'il fait, de la température aussi...

Docteur Flagrant : Bref, de la pluie et du beau temps.

André : C'est ça ! De la pluie et du beau temps !

Docteur Flagrant : Quelle est la dernière chose qu'André vous a dit ?

La Dame en noir : Il veut te piéger ! Il veut te faire avouer que tu t'es mis à découvert !

André : Il m'a dit : « Moi aussi ».

Docteur Flagrant : Pourquoi « moi aussi » ?

André : Je lui ai dit que j'avais peur de ce qui se passe dans le monde et que j'espérais pouvoir prendre ma retraite tranquillement.

La Dame en noir : Imbécile !

Tu vas devoir te débrouiller sans moi, maintenant !

(Noir)

4.

(Sur scène : Docteur Flagrant, André)

André : Cela fait cinq jours que nous parlons de la Chose et que je vous raconte ma vie.

Je suis fatigué, docteur.

Docteur Flagrant : Rassurez-vous.

C'est terminé.

Je vais écrire au tribunal tout ce que je sais de vous.

Après avoir lu, il me demandera de vous soigner.

Vous pouvez retourner dans votre chambre.

Ne vous inquiétez pas, André, nous allons vous faire oublier la Chose.

(André sort)

5.

(Sur scène : Docteur Flagrant, la Dame en noir)

La Dame en noir : Moi, je n'oublie pas. Je n'oublie rien.

Cela fait depuis l'aube de son existence que je le protège jour et nuit.

Je lui ai sauvé la vie... et vous voulez qu'il m'oublie.

Bravo, cher docteur.

En quelques jours, vous avez détruit mon œuvre... notre œuvre !

Vous avez gagné.

Je me retire.

Il n'entendra plus jamais parler de moi.

Je ne vous porte pas dans mon cœur, mais j'ai pour vous une espérance : de ne jamais avoir besoin... de la Chose.

Docteur Flagrant : (sort côté cour)

La Dame en noir : (sort côté jardin)

* * *

La Succession

1.

(sur scène : Alcandre, Philibert, Violon)

Alcandre (en militaire) : Vous aussi avez été convoqués pour 11 heures ?

Philibert (en toge) : Oui, capitaine. Le Roi nous a convoqué pour 11 heures.

Violon (en costume de bouffon) : Que nous réserve-t-il encore.

Philibert : Il m'a dit qu'il voulait nous parler d'un sujet grave.

Alcandre : C'est ce qu'il m'a dit également, monsieur le Philosophe.

Toutefois, une chose me tracasse.

Si le sujet est aussi grave qu'il veut bien le prétendre, alors pourquoi avoir convoqué le Bouffon.

Violon : Non mais dites donc ! Traitez-moi d'imbécile tant que vous y êtes !

Philibert : Je suppose que notre bon Roi a des raisons que nous apprendrons bien vite.

(off) LE ROI !

2.

(sur scène : Le Roi, Alcandre, Philibert, Violon)

Le Roi : (entre)

Alcandre, Philibert, Violon : (se lèvent)

Le Roi : (s'assied sur son trône) Mes chers sujets ! Merci d'avoir répondu à Notre appel.

Alcandre : Je suis à vos ordres, Sire.

Philibert : Votre humble serviteur, Majesté.

Violon : Mon corps est vôtre, Sire ! Mais pas ma tête ! Hé, hé, hé !

Le Roi : Chers sujets.

Depuis toutes ces années de règne j'ai pu apprécier à mes côtés les présences qui sont vôtre. Elles m'ont souvent été d'un précieux secours dans les moments difficile, lorsque le destin me contraignit de prendre des décisions ô combien délicate.

Cher Philibert, mon philosophe. Combien de fois avez-vous apaisé mon pauvre esprit quand ce dernier était en proie à la colère, au désespoir, à la solitude, à la tristesse ou à la déception.

Cher Alcandre, mon capitaine. Fidèle parmi les fidèles. Courageux sans être téméraire. Charismatique sans être autoritaire. Vous êtes l'incarnation même du pragmatisme et de l'efficacité. Combien de fois avez-vous en un tour de main réalisé mes desseins, là ou tout autre aurait abandonné.

Cher Violon, mon bouffon. On vous croit fou, alors que vous êtes l'artisan, que dis-je artisan, l'artiste, qui révèle la démente, les passions, l'absurdité, les égarements et, j'ose le dire, la bêtise de cette frénésie qu'est le monde qui nous entoure.

Mes chers sujets, je suis malade.

Une maladie que rien ne pourra arrêter.

Une maladie qui m'affaiblira petit à petit.

Un jour viendra où cette couronne sera devenue beaucoup trop lourde à porter.

Il me serait insoutenable que le royaume subisse ma déliquescence.

Nos laboureurs, soldats, ecclésiastiques, mères et filles ne peuvent avoir de leur souverain que le souvenir d'un vaillant bougre, et non d'un malade apathique.

C'est pourquoi, Nous avons pris la décision d'abdiquer.

Certes, Nous n'avons pas d'héritiers, de sorte que je m'en suis référé à notre Grande Charte.

Celle-ci dispose qu'en l'absence d'héritiers, le Roi abdiquant fais lui-même, en son âme et conscience le choix de son successeur.

C'est ainsi, qu'après de longues méditations, recueils, prières, en clair discernement et délibération, Nous avons décidé que notre successeur sera une Reine, elle s'appelle... Rosemonde.

(Tous : se regardent héberlués)

Alcandre : Je crains de ne pas avoir bien compris.

Philibert : Peut-être ne pensons-nous pas à la même personne.

Violon : Mon ouïe tend à me faire des surprises ces derniers temps.

Le Roi : Le Royaume n'a besoin ni d'immobilisme, ni d'obscurantisme perpétuel.

Le Royaume doit être dirigé par de la fraîcheur, de la spontanéité, de l'innocence.

Certes, l'expérience du pouvoir lui manque, mais je compte sur vous, mes chers sujets, à le lui enseigner.

Je veux que mon successeur connaisse ses sujets.

Alcandre : Il est vrai que Rosemonde connaît bien des gens.

Philibert : Elle les a vu de très près.

Violon : Par-dessus, par-dessous, par devant, par derrière...

Alcandre : Majesté, ne nous faite pas croire que vous allez confier le royaume...

Violon : ses terres, ses sujets, son armée, son trésor, son château, ses gibets...

Philibert : ... à une fille de joie ?

Le Roi : Tel est mon bon plaisir.

(NOIR)

3.

(*Sur scène : Rosemonde, Philibert, Alcandre, Violon*)

Rosemonde : (*entre, jetée violemment sur la scène*) (*crie*)

Voix off : Bouge pas de là, ma jolie. On va venir.

Rosemonde : Pas besoin de frapper ! Abruti ! Crapaud ! Enflure ! Soldatesque !

Voix off : Ta gueule ma poule, ou je t'en colle une autre !

Rosemonde : Alors quoi, y'a du monde !?

Philibert : (*entre*) Bonjour, chère dame, je vous souhaite la bienvenue dans notre château.

Rosemonde : C'est à moi que tu parles, beau gosse ?

Alcandre : (*entre*) Quelle joie de vous avoir parmi nous, belle enfant.

Rosemonde : C'est une blague ? C'est pour avoir moins cher ?

Violon : (*entre*) Vous êtes belle comme un arc-en-ciel brillant de mille feux dans un ciel sans nuage !

Rosemonde : Oh qu'il est mignon !

Philibert : Désirez-vous un verre de vin ?

Alcandre : Quelques victuailles ?

Violon : Des coussins confortables ?

Rosemonde : Ouaih, un peu de tout ça.

Philibert : (*vers les coulisses*) Apportez du vin, des gâteaux et un siège pour notre noble invitée !

Rosemonde : Noble ? Eh ben dis donc.

Alcandre : Nous allons tout vous expliquer.

Violon : Attendez-vous à quelques surprises.

(NOIR)

4.

(*Sur scène : Rosemonde, Philibert, Alcandre, Violon*)

Rosemonde : (*assise sur un trône, un verre de vin et une pâtisserie à la main*) Eh ben merde alors ! J'en suis sur le cul ! Ça cogne comme une mandale en pleine poire.

Philibert : Non ! Une reine ne dit pas « merde alors », elle dit « diantre ».

Alcandre : Elle ne dit pas « sur le cul », mais « toute bouleversée ».

Violon : Elle ne dit pas « ça cogne comme une mandale en pleine poire », elle dit « ça gaule comme une giroflée au travers de la trogne ».

Rosemonde : Pas mal, celle-là !

Philibert : Violon, de grâce ! C'est déjà assez difficile comme ça !

Alcandre : Pas de plaisanteries inutiles !

Violon : Les plaisanteries d'un bouffon ne sont jamais inutiles, cher Alcandre.

Rosemonde : Vous parliez de pognon si je me souviens bien.

Philibert : Exactement, des finances du royaume.

Alcandre : Elles sont gérées par un haut fonctionnaire.

Violon : Dont la fonction s'appelle le Grand Sénéchal.

Rosemonde : Arthur ?

Philibert : En effet, oui, le Grand Sénéchal s'appelle Arthur.

Alcandre : Arthur de Passereuil de Gandois.

Violon : Pour être précis.

Philibert : Vous le connaissez ?

Rosemonde : Pour sûr que je connais Arthur !

J'aime autant vous dire que quand Arthur débarque dans la piaule, c'est le branle-bas-de-combat !

Et que j'te paie des tournées, des troubadours, des jongleurs.

Et que j'te prends une fille, deux filles, trois filles.

Au petit matin, quand Arthur était parti, rampant bourré comme un âne, le grisbi débordait de la caisse qu'on savait plus quoi en faire !

Ça gagne bien, un Grand Sénéchal !

Alcandre : Il perçoit en effet une rémunération conséquente...

Philibert : ... qui lui assure une existence confortable...

Violon : ... à condition...

Alcandre : ... de ne faire ni dépenses inutiles...

Violon : ... ni excès...

Philibert : ... ni luxure.

Rosemonde : C'est quoi, la « luxure » ?

Alcandre : C'est vous.

(NOIR)

5.

(*Sur scène : Alcandre, Philibert, Violon*)

Alcandre : Je peine à le croire !

Le Grand Sénéchal puise dans les caisses du royaume pour s'adonner à la débauche !
Qu'on m'arrête ce malandrin et que l'on prépare un gibet !

Philibert : Calmez-vous bon sang !

Vous me semblez bien hardi pour accusez un haut fonctionnaire d'un crime.

Qu'avons-nous ?

Les bouffonneries d'une fille de joie, c'est tout.

Violon : Veuillez vous abstenir de dénigrer les bouffonneries !

Alcandre : Pourquoi mentirait-elle ? Elle a parlé spontanément, comme un cri venant du cœur !

Violon : Du cœur ? J'aurais pensé à un organe moins noble.

Alcandre : la vérité est apparue toute nue !

Violon : Voilà qui est mieux.

Philibert : Cher Capitaine, je pense que nous n'avons pas la même conception de ce qu'est la vérité.

Violon : Chacun a la sienne.

Philibert : Peut-être, mais pour pendre un homme haut et court, il n'y en a qu'une.

Alcandre : Comment voulez-vous la trouver, cette vérité ? La cueillir dans les bois ?

Philibert : Non, en procédant rationnellement, avec méthode et déduction en fonction de faits et rien que de faits.

Alcandre : Vous compliquez les choses.

Philibert : Oui, cher ami, je complique et j'en suis fier.

Violon : Nous devrions commencer par poser des questions.

Alcandre : Oui mais à qui ?

Rosemonde : (*entre*) (*habillée somptueusement*) Bonjour à vous, chers Conseillers.
Cette promenade dans les jardins nous a fait le plus grand bien.
Nous pensions distraitemment à ce qui pourrait être notre bon plaisir aujourd'hui.

Violon : T'es pas encore la Reine ! Alors ta gueule !

(NOIR)

5.

(*Sur scène : Rosemonde, Alcandre, Philibert, Violon*)

Alcandre : Tout à l'heure, tu disais qu'il venait seul au bordel, et maintenant tu dis qu'il venait avec deux clochards !

T'essayes pas de nous embobiner, par hasard ?!

Roulure !

Rosemonde : Veuillez faire preuve de plus d'égard ! Je suis la future reine, quand même !

Alcandre : Pas aujourd'hui !

Philibert : Majesté !

Rosemonde : Ah, lui au moins, il est poli.

Philibert : Les contradictions sont une source de vérité.
Elles étendent le champ des interrogations et des doutes.
Les doutes ne sont pas les écueils, ce sont les certitudes.

Violon : Combien étiez-vous au bordel ?

Rosemonde : Six : Aliénor, Clotilde, Théophanie, Adelaïde, Rixende et moi.

Violon : Ont-elles vu le Grand Sénéchal ?

Rosemonde : Oui, mais elles ne savaient pas qui il était. J'étais la seule qui le savait.

Alcandre : Pourquoi !?

Rosemonde : Toi, j'te parle plus !!

Philibert : Pourquoi ?

Rosemonde : Parce qu'il m'a demandé de ne le dire à personne.

Violon : Mais à nous tu l'as dit.

Rosemonde : (*pleure*) Je n'ai pas fait attention !
Vous m'aviez impressionnée !
Je n'étais jamais entrée dans un château.

Philibert : Qui étaient les deux clochards ?

Rosemonde : Dagobert et Valérien.

Alcandre : Qui c'est ça ? Dagobert et Valérien ?

Rosemonde : Ce sont mes rabatteurs. Qui me cherchent des clients.

Violon : Ils vont les chercher où, tes clients ?

Rosemonde : Chez les Arcaniques du Valturin.

Alcandre : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Rosemonde : Je le dis pas parce que c'est un secret !

Alcandre : Dis-le !

Rosemonde : NON !

Philibert : Majesté !

Rosemonde : À vous je vais le dire, mais lui (*désigne Alcandre* :) ... il doit se boucher les oreilles !

Alcandre : Pis quoi encore ?!

Violon : Bouchez-vous donc les oreilles mon vieux, puisque tel est son bon plaisir.

Alcandre : (*se bouche les oreilles*)

Rosemonde : Et bien voilà...

(NOIR)

6.

(*Sur scène : Le Roi, Alcandre, Philibert, Violon*)

Le Roi : Dois-je vous rappeler que selon l'étiquette, c'est le roi qui convoque les conseillers, et non le contraire.

Philibert : Sire, nous prîmes la liberté d'enfreindre le Protocol car nous avons pris connaissance de faits extrêmement graves dont nous avons réussi à démêler les complexes arborescences.

Le Roi : Je vous écoute, mais de grâce, expliquez-les-moi clairement et lentement.

Alcandre : Arthur allait aux puttes avec Dagobert et Valérien qui rabattent chez les Arcaniques du Valturins, mais Arthur savait pas que Dagobert et Valérien, c'est des types à Rosemonde et c'est pourquoi quand il était bourré y retournait botiner les Valturins, pas fier, vous pensez bien, mais les Valturins – les Valturins c'est un truc secret très louche, mais je vous expliquerai tout-à-l'heure – y disaient qu'il aille se faire voir, j'ai oublié de vous dire que c'était pour chercher des sous, alors évidemment Arthur y savait pas quoi faire et puis, il allait chez... je vous laisse deviner...

Le Roi : ... euh...

Alcandre : ... Bérangère ! qui est la tante par alliance de la nièce du beau-frère, ou du cousin je ne sais plus, d'Arthur, et Bérangère elle arrangeait les bidons avec Rosemonde, mais comme Ludovic, le mari de Bérangère, est pingre comme pas deux, Bérangère a dit à Arthur de ne rien dire, alors il disait rien, mais parfois il disait quelque chose et comme il savait pas quoi dire il disait qu'il vous avait piqué des sous. Voilà !

Alcandre : Ah oui, j'oubliais de vous dire que les Arcaniques du Valturin...

Le Roi : ... sont des illuminés qui réécrivent l'Apocalypse de Saint-Jean.

Philibert : Vous le saviez ?

Le Roi : Ben oui, on me l'a dit.

Violon : Qui vous l'a dit ?

Le Roi : Dagobert et Valérien, mes espions.

Alcandre : Je n'en peux plus ! C'est compliqué... mais compliqué !!

Le Roi : Donc si j'ai bien compris : le Grand Sénéchal allait au bordel avec l'argent de Bérangère et faisait croire aux puttes que c'était le mien.

Philibert : C'est un peu ça, oui.

Le Roi : Et en quoi est-ce grave ?

Violon : C'est-à-dire Sire, que... nous nous sommes donnés beaucoup de mal pour le savoir.

Le Roi : Et qu'attendez-vous de moi ? Que je vous plaigne ?

Alcandre : Nous n'oserions pas en demander autant, Majesté.

Le Roi : Et à part ça, l'éducation de Rosemonde, ça avance ?

Philibert : Nous fûmes très pris par l'enquête sur le Grand Sénéchal, Sire, de sorte que...

Le Roi : Écoutez les enfants !

Je décide de désigner une pauvre fille innocente comme successeur.

J'envoie Dagobert et Valérien se faire engager par elle pour mieux la connaître pour pouvoir vous informer correctement.

Mais voilà que cette maquerelle les engage comme rabatteurs de clients.

C'est pas leur métier à ces pauvres types, alors ils vont chercher des gens qu'ils connaissent, donc ils demandent à Arthur de leur donner un coup de main et d'aller au bordel avec eux.

Mais comme Arthur ne sait pas où se trouve le bordel, il demande à Dagobert et Valérien de venir le chercher chez les Arcaniques du Valturin.

C'est tout bête.

Mon cher Alcandre, vous avez le chic pour compliquer les choses !

Alcandre : Je n'en peux plus.

Le Roi : Je repose donc ma question : l'éducation de Rosemonde, ça avance ?

Philibert : Nous allons y œuvrer avec dévotion, Sire.

Violon : Nous allons lui apprendre les arcanes du pouvoir.

Alcandre : Vous pouvez compter sur nous.

Le Roi : Vous me rassurez !

Rosemonde !

7.

(Sur scène : Le Roi, Rosemonde, Alcandre, Philibert, Violon)

Rosemonde : *(entre)* Oui, Sire ?

Le Roi : On reprend tout depuis le début !

* * *

La Confession

Le prêtre : Que puis-je pour vous ?

Maude : Mon père, je voudrais me confesser.

Le prêtre : Encore ? Vous êtes déjà venue hier.

Maude : Oui, mais j'ai commis plein de péchés depuis.

Le prêtre : Asseyez-vous. Je vous écoute.

Maude : Voilà.

J'ai péché d'avoir la pensée selon laquelle l'homme, en tant qu'être raisonnable, doit être libre, car sans liberté, aucune loi morale ne peut s'appliquer, encore cette autonomie de la volonté constitue le fondement même de la dignité humaine, en ce qu'elle fait de l'homme une fin en soi.

Il faut donc contraindre le sujet à être libre.

Mais obliger à la liberté est une contradiction.

Mes pensées sont contradictoires.

J'ai péché. C'est grave ?

Le prêtre : En tous cas, vos explications sont plus limpides que celles de hier.

Je ne souviens plus quelle pénitence je vous avais infligée.

Maude : Vous m'avez enfoncé un cierge funéraire dans la bouche.

Le prêtre : Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Je n'avais rien d'autre sous la main.

Maude : Ensuite, vous avez essayé de me défoncer le crâne avec un chandelier.

Le prêtre : Heureusement pour vous, la gendarmerie est arrivée à temps.

Maude : Ils se sont donnés beaucoup de mal pour vous maîtriser.

Le prêtre : Ce ne sont pas les gendarmes qui étaient en difficulté.

Ce sont les chiens qu'ils avaient lancés contre moi.

Maude : Je me souviendrai toujours de ce déferlement de férocité.

Pauvres bêtes !

Le prêtre : Des chiens soi-disant entraînés pour la guerre.

Maude : Vous avez toujours la migraine ?

Le prêtre : D'après les médecins, j'aurai la migraine tant qu'ils n'auront pas extrait les balles de la mitrailleuse.

Ils m'ont tiré dessus. Les lâches !

Maude : C'est vous qui avez tiré le premier !

Le prêtre : Je n'ai pas tiré ! J'ai projeté !

C'est un lance-flamme, pas un fusil.

Maude : qu'est-ce que ce lance-flamme faisait sous le crucifix ?

Le prêtre : Je ne m'en sépare jamais.

C'est le cadeau que ma grand-mère m'a offert pour ma communion.

Qu'est-ce que j'ai pu m'éclater avec ce truc !

Maude : Quelle sera ma pénitence aujourd'hui ?

Le prêtre : Dans une optique de préservation de la sécurité nationale, il n'y a qu'une seule pénitence possible : le pèlerinage.

Loin, très loin.

À pied.

Aller et retour.

Maude : À Lourdes ?

Le prêtre : Plus loin.

Maude : Saint-Jacques-de-Compostelle ?

Le prêtre : Peuh, c'est la porte à côté.

Maude : En Terre Sainte ?

Le prêtre : Non, j'avais plutôt pensé à un campement de l'Antarctique.

Vous n'y souffrirez pas de solitude.

Vous serez entourée de pingouins.

Emportez des croquettes. Ils adorent ça.

Vous aimez les pingouins ?

Maude : Le pingouin est un oiseau mais ne vole pas. Il est en habit de cérémonie, mais ne célèbre rien.

Le pingouin est contradictoire. Comme mes pensées.

La contradiction est un péché intérieur car d'un point de vue de l'interrogation existentielle...

Le prêtre : ... Vous êtes toujours là ? Vous devriez déjà être partie.

Maude : Je vais préparer mon voyage.

Le prêtre : Prévoyez des vêtements chauds. Je ne voudrais pas que vous preniez froid.

Maude : Vous êtes quelqu'un de bon, mon Père.

Le prêtre : C'est tout naturel. Depuis qu'ils m'ont confisqué mon lance-flamme...

Maude : Et posté des tireurs d'élite autour de l'église.

Le prêtre : Vous avez votre laissez-passer ?

Pour franchir les barrages ?

Maude : Bien sûr. Je le garde sur mon cœur.

Le prêtre : Allez en paix.

Vous êtes moins méchante que vous en avez l'air.

* * *

Le Lac

1.

(*Sur scène : Élisabeth, Arthur, Oscar, Norton*)

Élisabeth : (*fait du rangement*)

Arthur : Un cœur.

Oscar : Un pique.

Norton : Je passe.

Arthur : Ce serait maintenant à Georges de parler.

Oscar : Il est décidément impossible de jouer au bridge à trois.

Norton : Pauvre Georges. Que Dieu ait son âme.

Élisabeth : Décidément, maintenir ce manoir en état est une véritable gageure. Il y avait des infiltrations de pluie dans le grenier que j'ai dû faire réparer. La porte des cuisines grinçait. Il a fallu la faire raboter. Mon Dieu, mon Dieu, que de frais !

Arthur : Je dois avouer, chère Elisabeth, que vous vous donnez beaucoup de mal pour entretenir cette merveilleuse pension de famille.

Oscar : C'est un véritable enchantement d'être vos hôtes.

Norton : Et votre cuisine est une vraie merveille.

Élisabeth : Merci, Messieurs. Des hôtes aussi charmants que vous le méritent amplement.

Arthur : Qu'aurait annoncé Georges, à votre avis ?

Oscar : Regardons ses cartes.

Norton : Voyons voir (*retourne les cartes*)

Arthur : Un tel jeu mérite clairement deux cœurs.

Oscar : Il a deux As. Je pencherais plutôt pour un sans-atout.

Norton : Nous avons vu son jeu ! Comment voulez-vous élaborer une stratégie dans des conditions pareilles ?

Arthur : Espérons que la providence nous envoie un quatrième joueur.

Oscar : Pauvre Georges.

Norton : Comme ça, inopinément.

Arthur : Et quelle mort absurde !

Oscar : Il cueillait tranquillement des champignons le long du lac, comme à son habitude.

Norton : Et puis, subitement, le sol se dérobe sous ses pieds.

Arthur : Il tombe à l'eau.

Oscar : Et il coule.

Norton : À pic.

Élisabeth : Il devrait bientôt arriver.

Arthur : Qui donc ?

Élisabeth : Ah mais c'est vrai, je ne vous l'ai pas dit ! Nous attendons un nouveau pensionnaire.

Oscar : En voilà une bonne nouvelle !

Norton : Nous l'accueillerons chaleureusement.

Élisabeth : D'après la lettre qu'il m'a écrite, il est jeune, très poli et très bien élevé.

Il doit arriver par la diligence de vingt-deux heures.

Arthur : Nous avons enfin trouvé un quatrième joueur pour nos parties de bridge.

Oscar : À condition qu'il sache jouer.

Norton : Si ce n'est le cas, nous lui apprendrons.

Arthur : Que vient-il faire dans ce village perdu ?

Oscar : Prendre sa retraite, pardi. Comme nous.

Norton : Que nenni, Élisabeth nous a dit qu'il était jeune.

Élisabeth : Il est poète. Il a choisi notre village pour rechercher l'inspiration.
Il m'a écrit qu'il aimerait beaucoup flâner autour du lac.

Arthur : Comment s'appelle-t-il ?

Élisabeth : Il s'appelle William.

(craquements de bois)

Élisabeth : Aaah ! Encore ! Non, par pitié ! Pas lui ! J'ai peur !

Oscar : Ce doit être le bois de la cage d'escalier qui travaille.

Norton : À moins que ce ne soit le parquet qui gondole.

Élisabeth : Non ! Vous ne comprenez donc pas ?
C'est le fantôme ! I y a un fantôme dans ce manoir !

Arthur : Chère amie, ne vous mettez pas dans cet état !

Oscar : Ce ne sont que des bruits tout à fait normaux dans une vieille demeure.

Norton : L'avez-vous déjà vu, votre fantôme ?

Élisabeth : Non, mais je sais qu'il est là.

Arthur : Cette charmante demeure serait-elle donc hantée ?

Oscar : De toute façon, fantôme ou pas, nous sommes là pour vous soutenir.

Norton : Et pour vous protéger si besoin en est.

Élisabeth : Merci messieurs.

(clochette)

Arthur : Le fantôme !

Élisabeth : Mais non, ce n'est pas le fantôme, c'est la clochette de la porte d'entrée.

(sort)

Oscar : Les fantômes ne sonnent pas, ils craquent.

Élisabeth : *(entre)*

2.

(Sur scène : Élisabeth, Arthur, Oscar, Norton, William)

William : *(entre)* Bonjour Messieurs.

Élisabeth : Permettez-moi de faire les présentations.

Voici William.

Arthur : Enchanté de vous connaître.

Oscar : Comment allez-vous ?

Norton : Avez-vous fait bon voyage ?

William : Un voyage épuisant en tout cas.

Élisabeth : Et ces messieurs sont Arthur, Oscar et Norton.

William : Vous m'en voyez ravi.

Arthur : Bonsoir jeune homme.

Oscar : Bienvenue parmi nous.

Norton : Vous êtes notre providence.

William : Je ne m'attendais pas à tant d'égards.

Oscar : D'où venez-vous, cher Monsieur ?

William : Je viens de Londres.

Norton : Élisabeth nous a informé que vous étiez poète. Est-ce vrai ?

William : C'est exact. Je pense pouvoir trouver ici le calme nécessaire à l'écriture.

Arthur : Ah, vous êtes tombé au bon endroit.

Oscar : Le calme, ce n'est pas ça qui manque dans cette région.

Norton : Un calme... assourdissant.

Arthur : Connaissez-vous le bridge, cher ami ?

William : J'ai quelques notions.

Oscar : Parfait ! Nous cherchions un partenaire pour être le quatrième joueur.

Norton : Nous étions quatre.

Arthur : Et nous ne sommes plus que trois.

Oscar : Notre quatrième est mort noyé.

William : Oh ! Quelle tristesse ! Je vous présente toutes mes condoléances.

Norton : Merci.

Élisabeth : Il est tard, messieurs, je suis désolée de vous quitter, mais je vais me coucher.

Je vous souhaite une bonne nuit. (*sort*)

Arthur : Bonne nuit Élisabeth. Je vais vous imiter, car je tombe de sommeil.

Oscar : Moi aussi, je vais rejoindre ma chambre. À demain chers amis.

Norton : À demain Oscar.

Serez-vous notre partenaire demain pour une partie de bridge ?

William : J'en serai ravi.

Norton : Alors, je vous souhaite une bonne nuit. (*sort*)

William : Moi également, Norton.

3.

(*Sur scène : William*)

William : (*se met à écrire*)

(*craquements de bois*)

(*voix off*) William ! William !

William : Pas de familiarités, Georges.

Appelez-moi Seigneur Lucifer, Ange des Ténèbres, comme tout le monde.
Pourquoi m'avez-vous appelé ?

Georges (off) : Je voulais vous parler, Seigneur. Je veux savoir.

William : Savoir quoi ?

Georges (off) : Pourquoi suis-je puni ? Pourquoi mon âme doit-elle demeurer pour l'éternité dans ce manoir ? Qu'ai-je donc fait de mal ?

William : Vous êtes responsable d'un malheur. Vous avez été sournois, perfide, barbare, féroce et cruel.

Georges (off) : C'est faux ! Je ne comprends pas !

William : Vous avez persuadé Élisabeth de votre amour sans jamais le lui donner.
La pauvre femme en a sombré dans la folie.
N'est-ce pas perfide ? Avouez-le.

Georges (off) : Seigneur, je puis vous assurer que je n'ai jamais rien fait de tel.
Je ne lui ai jamais fait croire quoi que ce soit !
Bien au contraire !

Je suis toujours demeuré distant.

Mes propos ne concernaient que le quotidien d'un pensionnaire.

Je n'ai jamais exprimé quelque sentiment que ce soit.

Seigneur ! Croyez-moi !

Je suis disposé à faire tout ce que vous me demanderez de faire pour vous convaincre de ma sincérité !

William : J'entends bien. Votre insistance mérite une enquête.

Je ne vous demanderai rien d'autre que de me laisser faire.

Georges (off) : Merci, Seigneur.

(Noir)

4.

(Sur scène : Oscar, Arthur, Norton, William)

Oscar : *(fait des calculs)*

Arthur : Alors, qui a gagné ?

Oscar : La partie Nord-Sud a gagné.

Norton : Félicitation, chers amis. Nous jouerons la revanche demain.

Arthur : Vous ai-je déjà expliqué, mon jeune ami, ce qui nous réunit tous les trois dans cette aimable pension ?

William : Non, je serais curieux de l'apprendre.

Oscar : Nous nous sommes rencontrés à bord d'un navire de guerre, le HMS Hyperion, pour être précis.

Norton : J'en étais le capitaine.

Arthur : Et moi, j'étais passager. J'allais rejoindre le fort Henry à Ceylan pour en prendre le commandement. Je suis colonel dans l'armée de sa gracieuse majesté.

William : Enchanté, mon colonel.

Oscar : Moi, j'étais détaché par le ministère des finances pour valoriser le bateau.

Arthur : Ce fut une traversée épique.

Oscar : Homérique !

Norton : C'est un miracle que nous nous en sommes sortis vivant.

Arthur : Mais il est tard.

Oscar : Nous vous la conterons demain.

Norton : Après une bonne nuit de sommeil.

William : Je vous souhaite une bonne nuit, messieurs.

...

Élisabeth !

5.

(*Sur scène : William, Elisabeth*)

Élisabeth (*entre*): Oui ?

William : Asseyez-vous près de moi.

Élisabeth (*s'assied*) : Vous voulez me parler ?

William : Oui.

J'ai appris hier soir, que vous aviez peur d'un fantôme. Est-ce exact ?

Élisabeth : Oui. Il y a un fantôme qui hante mon manoir.
Personne ne veut me croire, et pourtant je vous jure que c'est la vérité.

William : Parlez-moi de Georges.

Élisabeth : Georges était un ami des trois autres pensionnaires.

Ils se sont rencontrés sur un bateau. Georges y était le chef-cuisinier.

Comme il était cuisinier, il m'aidait quelques fois dans la cuisine.

William : C'est gentil, ça.

Élisabeth : Il était follement amoureux de moi, mais il n'osait pas me le déclarer ouvertement à cause des autres. Ils l'en empêchaient.

William : L'en empêcher ? Comment ?

Élisabeth : Je ne sais pas, les regards, les attitudes, les silences...

William : Tiens donc.

Élisabeth : Mais discrètement, il me donnait de petits indices, des signes.

William : Lesquels ?

Élisabeth : Un jour, il a laissé tomber une fourchette. Un autre, il a renversé la salière.
Alors que nous prenions le déjeuner, il a sorti sa montre et il a dit « ah ben zut, elle est arrêtée.
Quelle heure est-il ? ».

William : J'essaye de comprendre.
Georges fait tomber une fourchette, il renverse la salière et il demande l'heure qu'il est.
D'après vous, ce sont des messages à votre attention pour vous déclarer son amour.

Élisabeth : Évidemment, cela saute aux yeux !
Il m'envoyait constamment des messages : il portait une cravate rouge, il faisait du bruit en montant les escaliers, il a acheté un journal au village, et j'en passe...

William : Ne pensez-vous pas que de véritables signaux serait plus, comment dire... explicites ?

Élisabeth : Mais ils étaient explicites ! Il a renversé la salière ! Vous l'oubliez ?
Excusez-moi. Je me suis énervée.

William : Vous êtes toute pardonnée.

Oh !

Élisabeth : Quoi donc ?

William : De l'inspiration !

Avec votre permission, je vais mettre cette muse en vers sur le papier.

Élisabeth : Bien entendu.
Je vous laisse.
À demain, William.

(*sort*)

6.

(*Sur scène : William*)

William : À demain, Élisabeth.

Georges (*off*) : Seigneur ?

William : Oui, Georges.

Georges (*off*) : Elle ment !
Je ne me souviens pas d'avoir laissé tomber une fourchette ou une salière.
Et puis, ma montre, elle s'arrête tout le temps, elle n'est plus de première jeunesse.
Si j'ai acheté un journal au village, c'est parce que...

William : Taisez-vous !

Je vais me coucher.

Nous reprendrons cela demain.

Je voudrais vous demander quelque chose.

Georges (*off*) : Oui, Seigneur ?

William : Évitez les craquements quand je dors. J'ai le sommeil léger.

(*Noir*)

7.

(*Sur scène : Oscar, Arthur, Norton, William, Élisabeth*)

Arthur : Encore Nord-Sud !

Oscar : Décidemment, ils sont doués.

Norton : Mon cher William, vous avez apparemment plus que quelques notions de bridge.

William : Je n'ai aucun mérite. J'avais de bonnes cartes.

Arthur : Comme je vous le disais, le HMS Hyperion n'était pas n'importe quel navire de guerre. C'était un véritable fleuron.

Oscar : Douze canons.

Norton : Il filait à douze nœuds, au moins.

Arthur : Tout se passait admirablement bien quand nous avons quitté Southampton.

Oscar : Le ciel était clair. Une bonne brise nous poussait allègrement.

Norton : Les courants nous étaient favorables.

Arthur : Moi, je restais dans ma cabine pour étudier les plans du fort Henry et les cartes d'état-major.

Oscar : Quant à moi, je faisais mon travail et je calculais la valeur des infrastructures de bord.

William : Et Georges ?

Arthur : Bon sang, mais c'est vrai !

Oscar : Nous vous avons oublié de parler de Georges.

Norton : C'est Élisabeth qui vous en a parlé ?

William : Oui, absolument.

Arthur : Georges était un fin cuisinier.

Oscar : Extraordinaire !

Norton : Sa grande spécialité, c'était le haddock à la gelée de framboises.

William : Vous mangiez du haddock à la gelée de framboises ?

Arthur : C'est absolument succulent.

Oscar : Si vous avez l'occasion d'en déguster, ne la ratez pas.

Norton : En espérant qu'il soit aussi bon que celui de Georges.

William : Vraiment à l'occasion, alors.

Arthur : Je vous disais donc que tout allait bien au départ de Southampton.

Oscar : Mais les choses se sont gâtées.

Norton : Au détroit de Gibraltar.

Arthur : Le brouillard !

Oscar : Impénétrable !

Norton : Opaque !

Arthur : Je ne voyais plus mes cartes.

Oscar : J'ai dû interrompre mes investigations.

Norton : J'ai fait sonner la corne de brume pour éviter d'entrer en collision avec d'autres navires.

Arthur : Soudain, la vigie a crié...

(craquements de bois)

Élisabeth : Aaah!

Oscar : Non, pas « Aaah ! » elle a crié « Embarcation droit devant ! »

Norton : Que se passe-t-il, Élisabeth ?

Élisabeth : Vous n'avez pas entendu ?

Arthur : La cage d'escalier ?

Oscar : Le parquet ?

Norton : Ne vous ne moquez pas d'elle !
Nous sommes là pour la soutenir, et non pas pour nous payer sa tête.

Élisabeth : Merci, Norton.

Arthur : Excusez-nous, Élisabeth.

Oscar : Nous n'avions pas d'intention méchante.

Norton : D'ailleurs, nous allons nous retirer, il est déjà vingt-trois heures.

À demain, chers amis.

(sortent)

Élisabeth : À demain, chers tous.

8.

(Sur scène : William, Élisabeth)

William : Veuillez ne pas m'en tenir rigueur d'insister, mais je suis vraiment intéressé par Georges.

Élisabeth : Moi, j'attendais. Je scrutais ses mouvements, ses lèvres, ses mains.

Tous les jours, j'espérais que cette fois-ci, il oserait.

Qu'il ose faire le pas. Qu'il me prenne la main, me regarde droit dans les yeux pour me dire :
« Élisabeth, je vous aime, éperdument ».

J'espérais qu'il frappe à ma porte quand les autres seraient endormi.

Qu'il me rejoigne au village quand je faisais mon marché, qu'il m'écrive une lettre enflammée de passion.

Qu'il s'agenouille devant moi pour m'offrir son cœur.

Cet espoir m'a fait souffrir comme jamais je n'avais souffert.

William : Vous n'avez jamais pensé à vous changer les idées ?

Élisabeth : C'était inimaginable ! J'aspirais tellement à ce moment que toute autre pensée m'était impossible.

Je voulais, j'enviais, je désirais ardemment que Georges me déclare tout l'amour qu'il m'avait soufflé à l'oreille par ses signes imperceptibles pour autrui, mais pas pour moi.

William : Je dois vous avouer que j'ai beaucoup de peine pour vous.

Élisabeth : Merci, vous êtes gentil. *(pleure)*

William : Ne pleurez pas. J'en suis trop ému. Vous devez vous reposer maintenant.

Élisabeth : Vous avez raison. Je vais me coucher. À demain, William.

(sort)

William : À demain, Élisabeth.

(Noir)

9.

(*Sur scène : Arthur, Oscar, Norton, William*)

Norton : Alors moi, ni d'une ni d'eux, j'ordonne « BARRE À BABORD TOUTE ! »

Arthur : Ne criez pas si fort.

Oscar : Nous ne sommes pas en mer.

Norton : J'ai vu s'approcher l'embarcation qui menaçait scandaleusement la sécurité en mer : un ridicule bateau de plaisance avec des filles et des ivrognes.

Arthur : Ils étaient tellement saouls...

Oscar : ...qu'ils n'ont pas remarqué d'avoir été frôlés par un navire de guerre...

Norton : ...de sa gracieuse majesté.

Arthur : Nous avons repris notre cap initial pour traverser le détroit de Gibraltar.

Oscar : Mais les ennuis ne s'arrêtèrent pas là.

Norton : En pleine mer méditerranée, nous fûmes pris dans un cyclone.

Arthur : Le navire n'était plus qu'un jouet des mers.

Oscar : Mais nous avons gardé notre sang froid.

Norton : MOI, j'ai gardé mon sang froid.
L'équipage paniquait, et je restai seul à la barre !

Arthur : Vous exagérez quand même un tout petit peu.

Oscar : Nous étions tous au poste.

Norton : N'empêche que j'ai quand même barré le navire magistralement.

Arthur : Nous vous l'accordons volontiers.

Oscar : (*se lève*) Demain, nous vous raconterons la traversée du canal de Suez.

Norton : Une mésaventure que je n'oublierai jamais !

William : J'ai hâte de l'entendre.

(*Noir*)

10.

(*Sur scène : William, Élisabeth*)

William : Vous avez espéré sa déclaration d'amour jusqu'à sa mort ?

Élisabeth : Non. Un jour, je me suis réveillée, las, affaissée, mélancolique.

J'étais fatiguée, mais ne trouvais plus le sommeil.
Le soleil qui brillait et illuminait ma chambre me semblait si morne.
Le petit déjeuner est resté sur la table. Je n'y ai pas touché.
Tout allait mal, et c'était de ma faute. Tout était de ma faute.
Le vide. Mon âme était vide, inutile, nuisible.
Les journées passaient lentement et je restai immobile.

Je ne savais plus ce que je devais faire, ni comment, ni quand.
En regardant par la fenêtre, j'aperçut le lac.

Il m'attirait comme un aimant.
Je voulais glisser dans l'eau et mourir.

Mais j'eus quand même la force de préparer le déjeuner de mes hôtes.

William : Ont-ils remarqué votre état ?

Élisabeth : Oui, ils voulaient me reconforter, en vain.

Puis, Georges s'est approché de moi.
Mon désespoir, mon chagrin et ma détresse se sont métamorphosés en répugnance pour ce monstre. Ce serpent venimeux.
Son visage n'était plus un visage, mais le miroir de l'horreur.

Cet être n'en était plus un. Il m'avait détruite, je devais l'anéantir.

J'ai feint d'aller mieux et je suis retournée dans ma chambre.

La nuit, quand tout le monde dormait, j'ai pris une bêche et je suis sortie.

J'ai marché le long du lac jusqu'au pied des arbres où poussent les champignons.

Les champignons que Georges aimait cueillir.

Ensuite, j'ai donné des coups de bêche dans la berge pour la fragiliser.

J'ai enlevé de la terre que j'ai remplacée par de la mousse bien tendre, et glissante.

Mon travail accompli, je suis retourné à la maison pour dormir.

Le lendemain au petit matin j'ai entendu des cris et les hôtes sont venus m'annoncer que Georges avait glissé dans le lac en allant cueillir des champignons.

Il a coulé à pic et son corps n'a pas été retrouvé.

(craquements de bois)

Vous entendez ? Le fantôme !

Depuis ce jour-là j'entends le fantôme !

Il y a un fantôme dans mon manoir et personne ne veut le croire.

William : Moi, je vous crois.

Élisabeth : C'est vrai !? Merci William, merci !

William : Ne vous fatiguez pas dans la cuisine. Rejoignez votre lit. Voilà ce que vous devez faire maintenant.

Élisabeth : Vous avez raison. Je suis fatiguée, si fatiguée.

(sort)

11.

(Sur scène : William)

William : Georges !

Georges *(off)* : Oui, Seigneur ?

William : Je vous présente toutes mes excuses.

Élisabeth est très malheureuse, en effet, mais vous n'y êtes pour rien.

Elle n'y est pour rien non plus.

Pouvez-vous me rappeler les circonstances de votre mort ?

Georges *(off)* : Je cueillais des champignons le long du lac, et le sol s'est affaissé sous mes pieds.

Je suis tombé dans l'eau et je me suis noyé.

William : Vous avez été victime d'un meurtre, Georges. Élisabeth vous a assassiné.

Georges *(off)* : C'est bien ce que j'ai cru comprendre, oui.

William : Vous lui en voulez ?

Georges *(off)* : À quoi bon lui en vouloir, Seigneur ?

William : Je vous libère de ce manoir, Georges.

Que votre âme repose en paix.

Georges (*off*) : Merci, Seigneur.

(*Noir*)

12.

(*Sur scène : Oscar, Arthur, Norton, William*)

Norton : Des pirates ! Vous vous rendez compte ? Des pirates !

Arthur : En plein canal de Suez !

Oscar : Ils ont toutefois fait long feu.

Norton : Pensez donc ! Attaquer un navire de guerre !

Arthur : De sa gracieuse majesté.

Oscar : Deux coups de canon, quelques rafales de mitrailleuse et l'affaire était réglée.

Norton : Vous me semblez absent, William.

Arthur : Y a-t-il quelque chose qui vous préoccupe ?

Oscar : Pouvons-nous vous aider d'une manière ou d'une autre ?

William : Non, merci les amis. Cela va passer.

13.

(*Sur scène : Arthur, Oscar, Norton, William, Élisabeth*)

Élisabeth : (*entre*) Bonsoir Messieurs.

William, puis-je vous parler un instant ?

William : Bien entendu.

Norton : Bien, nous allons vous laisser discuter à l'aise.

Arthur : D'ailleurs il est l'heure de se coucher.

Oscar : Nous vous souhaitons une bonne nuit.

(*sortent*)

14.

(*Sur scène : William, Élisabeth*)

William : Vous vouliez me parler ?

Élisabeth : Oui. Merci de m'avoir écoutée. Je me sens soulagée.

Vous êtes un ange.

William : Un ange ? Vous ne croyez pas si bien dire.

* * *

Le Spécimen

1.

(*Sur scène : Archambeau, Montreval*)

(*Archambeau et Montreval entrent*)

Archambeau : Je n'ose pas encore y croire.

Montreval : C'est tout simplement... abassourdissant !

Archambeau : Pantoisque !

Montreval : Grâce à une telle découverte, mon cher Archambeau, je pense que nous sera décerné le Prix Nobel.

Archambeau : Sauf mon cher Montreval, qu'il n'existe pas de Prix Nobel d'archéologie.

Montreval : Nous méritons amplement qu'il soit créé rien que pour nous.

Archambeau : Je partage tout-à-fait votre avis.

Montreval : En attendant notre reconnaissance, une telle révélation se doit d'être fêtée dignement !

Archambeau : Bien entendu !

Montreval : Gardons cependant notre sang-froid...

Archambeau : ... et récapitulons.

Montreval : Vous et moi étudions depuis des décennies l'évolution de notre ancêtre, l'homme du Neandertal.

Archambeau : Nous avons reconstitué en détail toutes les caractéristiques de son existence, son environnement, son comportement, sa constitution.

Montreval : Nous étions persuadés que notre cher objet de recherche avait disparu de la surface de la terre il y a de cela 40.000 ans.

Archambeau : Et voilà que de nouveaux éléments ébranlent de toutes parts cette certitude durement acquise.

Montreval : L'homme du Neandertal a survécu à l'évolution.

Archambeau : Ou plus précisément, une seule tribu a survécu.

Montreval : Elle a traversé à elle seule toute l'histoire de l'humanité...

Archambeau : L'âge de bronze, de fer, l'antiquité, le moyen-âge, la renaissance, les lumières, la révolution et la grande guerre.

Montreval : Au final, nous disposons d'indices plus que sérieux pour affirmer qu'il reste sur notre planète encore un spécimen vivant de l'homme du Neandertal.

Archambeau : Et c'est nous, et nous seuls, qui l'avons découvert.

Montreval : Mais ne nous précipitons pas pour révéler notre découverte au grand jour.

Archambeau : Nous sommes des scientifiques.

Montreval : Nous avons besoin de preuves formelles avant d'énoncer et d'affirmer.

Archambeau : Dans le cas qui nous occupe, il n'existe qu'une seule manière d'obtenir les preuves de notre hypothèse.

Montreval : C'est le témoignage de l'intéressé.

Archambeau : Que nous allons de ce pas interroger.

Montreval : Voici sa fiche d'identification.

Archambeau : Voyons cela.

Montreval : Il s'appelle Marcel Formanoir

Il a 46 ans.

Et exerce la noble profession de chef de gare à la station de Boussinet-lez-Patoches.

Archambeau : Ce ne sera pas difficile de s'y rendre.

Montreval : Le premier train pour Boussinet-lez-Patoches nous y mènera.

Archambeau : Nous n'avons plus qu'à boucler nos valises.

(Noir)

(sur scène : Archambeau et Montreval portant des valises)

(déposent leurs valises)

Montreval : Nous voici donc à Boussinet-lez-Patoches.

Archambeau : Il n'y a pas grand monde.

Montreval : Plus précisément, il n'y a personne.

Archambeau : Ah, je vois une dame.

Montreval : Informons-nous.

Archambeau : (vers les coulisses) Pardon madame, nous voudrions parler au chef de gare.

...

Il va bientôt arriver. Tant mieux, nous l'attendrons.

...

Pardon ? Ah, il est parti ramasser des silex.

Parfait.

Merci madame.

Montreval : Voilà déjà un indice non-négligeable.

Archambeau : Et voilà notre spécimen qui arrive.

2.

(Sur scène Marcel, Archambeau, Montreval)

Marcel : *(entre en uniforme des chemins de fer)* Bonjour Messieurs, que puis-je pour vous ?

Montreval : Vous êtes bien monsieur Formanoir ?

Marcel : Oui, c'est moi.

Archambeau : Nous sommes les professeurs *Montreval* : et *Archambeau* :

Montreval : Nous sommes archéologues.

Marcel : Bien, bien, je suis ravi de l'apprendre.

Archambeau : Pouvons-nous nous asseoir ?

Montreval : Nous voudrions vous parler.

Marcel : Certainement, je vous en prie.

(Archambeau ; Montreval : et Marcel : s'assoient au bureau)

Archambeau : Voilà de quoi il s'agit.

Montreval : Nous avons consacré toute notre vie à l'étude de l'évolution de l'humanité.

Archambeau : Et nous sommes arrivés à une conclusion aussi surprenante qu'enivrante.

Montreval : En l'occurrence...

Archambeau : ... que vous êtes le dernier représentant vivant d'une espèce que tout le monde croyait disparue.

Montreval : L'homme du Neandertal !

Marcel : C'est exact.

Archambeau : Vous le saviez ?

Marcel : Bien entendu. Je descends d'une famille dont les racines remontent à disons...

Montreval : ... un million d'années.

Marcel : Oui, plus ou moins.

Archambeau : Connaissez-vous bien l'histoire de votre famille ?

Marcel : Oui, très bien. D'ailleurs, ma grand-mère nous en parlait souvent au coin du feu pendant les longues soirées d'hiver.

Elle avait énormément d'anecdotes à nous raconter.

Vous pensez bien, après un million d'années.

Montreval : Elle avait bonne mémoire, votre grand-mère.

Marcel : (*se met à pleurer*) Pauvre Mémé. Une si bonne personne... Elle ne paraissait pas son âge.

Archambeau : Elle devait sans doute être fossilisée.

Montreval : Vous l'aimiez bien ?

Marcel : Toute la famille l'adorait. Nous avons organisé ses funérailles dans la pure tradition de notre espèce.

Archambeau : Qu'est-ce à dire ?

Marcel : Nous avons laissé pourrir le cadavre pendant deux mois avant de le jeter aux corbeaux.

Montreval : C'est émouvant.

Archambeau : Quelle langue parliez-vous en famille ?

Marcel : Des grognements.

Montreval : Comme des otaries ?

Marcel : Non, plutôt comme des porcs.

Archambeau : Une dame nous a dit que vous étiez allé ramasser des silex.

Marcel : Oui, pour fabriquer mes épieux de chasse.

Archambeau : Ah, vous êtes chasseur.

Montreval : Où chassez vous ?

Marcel : Dans le bois. C'est le bois de Clairesonge.

Montreval : Que chassez-vous ?

Marcel : Un peu de tout. Le mammouth, le rhinocéros laineux, l'auroch, le lion des cavernes.

Archambeau : Je pensais qu'il s'agissait d'espèces disparues.

Marcel : C'est peut-être la raison pour laquelle je reviens toujours bredouille.

Montreval : Comment vous nourrissez-vous, alors ?

Marcel : Je vais à l'épicerie de la mère Fribouille.

Archambeau : J'aime beaucoup votre bracelet.

Marcel : C'est un bracelet que j'ai confectionné avec les tripes d'un ours que j'ai égorgé avec les dents.

Montreval : Vous êtes sportif, je vois.

Marcel : J'ai fait le rouge avec le sang et le jaune avec la bile.

Archambeau : Qu'avez-vous fait du reste de l'ours ?

Marcel : Je l'ai donné aux corbeaux.

Montreval : Ils sont gâtés les corbeaux ! Un ours, la grand-mère...

Archambeau : Pourquoi êtes-vous devenu chef de gare ?

Marcel : À cause de la chaudière des locomotives.

Dans la famille, nous avons toujours été fascinés par le feu.

Cela fait un million d'années que nous essayons de faire du feu, mais en vain.

Montreval : Si cela peut vous aider, je vous suggère d'acheter une boîte d'allumettes.

Archambeau : À l'épicerie de la mère Fribouille.

Marcel : J'ai lu dans le journal que c'était dangereux de jouer avec des allumettes.

Archambeau : / *Montreval* : (en chœur) Meuh non !

Montreval : Il suffit de faire preuve d'un minimum de prudence.

Archambeau : Et gratter l'allumette vers l'extérieur et non vers l'intérieur.

Montreval : Demandez à la mère Fribouille de vous en faire la démonstration.

Archambeau : Si elle est bonne commerçante, elle vous épaulera volontiers.

(sifflement)

Marcel : Ah ! Voilà l'express de quinze heures trente !

Veillez m'excuser, je dois mettre le sémaphore en position de passage libre. *(sort)*

3.

(Sur scène : Archambeau, Montreval)

Montreval : Je trouve que ce monsieur est très sympathique.

Archambeau : Ouvert d'esprit, tolérant, philosophe.

Montreval : Il y a infiniment de sensibilité dans ses propos.

Archambeau : Certainement !

Il dégagait beaucoup d'humanité quand il nous a raconté comment sa famille avait jeté la grand-mère aux corbeaux.

Montreval : En grognant comme des porcs.

Archambeau : Toutefois, il ne nous a pas offert de café.

Montreval : Comment voulez-vous faire du café si vous ne savez pas comment faire du feu ?

Archambeau : Très juste ! Il ne faut jamais juger les gens hâtivement.

Montreval : Sans connaître les raisons profondes de leurs actes.

4.

(Sur scène : Marcel, Archambeau, Montreval)

Marcel : *(entre)* C'était le cheminot Bricard aux commandes de la locomotive.

Il est toujours ponctuel, le cheminot Bricard.

Archambeau : Aviez-vous un Dieu ?

Montreval : Ou une mythologie ?

Marcel : En fait, notre tribu était protégée par Beurk-le-Dégoutant.

Archambeau : Qui est Beurk ?

Montreval : Et pourquoi était-il dégoutant ?

Marcel : Beurk trônait au milieu du campement en habit de cérémonie. Il chassait les mauvais esprits qui venait chaparder dans nos réserves.

Archambeau : À quoi ressemblait-il ?

Montreval : Et quels étaient ses habits ?

Marcel : Beurk est ici, il nous a accompagné pendant toute l'histoire de l'humanité.

Archambeau : Extraordinaire !

Montreval : Quelle dévotion !

Archambeau : Pourriez-vous nous le présenter ? Nous sommes impatients de le voir !

Montreval : Et peut-être même de lui parler !

Marcel : Je vais le chercher (*sort*)

5.

(*Sur scène : Marcel, Archambeau, Montreval*)

Archambeau : Vous rendez-vous compte ?

Montreval : Nous allons être face-à-face avec le Dieu des Néandertalien !

Marcel : (*entre, il tient un bâton cruciforme habillé d'une veste de smoking dans les mains*). Voici mes invités, Ô Beurk !

Archambeau : Que devons-nous faire ?

Montreval : Nous prosterner, je suppose.

Archambeau : Bonjour à toi, Ô Beurk ! Je suis le professeur Archambeau.

Montreval : Salut à toi, sale Dégoutant. Je m'appelle Montreval et je suis également professeur.

Marcel : (*secoue le bâton*) (*parle avec une autre voix*) Bonjour à vous, nobles visiteurs.

Archambeau : On dirait un épouvantail, non ?

Montreval : Je pencherais plutôt pour un portemanteau.

Archambeau : Dites-moi, cher Marcel, pourquoi Beurk porte-t-il une veste toute neuve, alors qu'il vous suit depuis un million d'années ?

Marcel : Il s'habille selon l'époque.

Au début il portait une peau de mouton, ensuite des braies, une chemise, une toge, une cote de maille, un pourpoint, un costume, des porte-jarrettières.

Montreval : Des porte-jarretières ?

Marcel : C'était une idée de ma grand-mère.
(*se met à pleurer*) Pauvre Mémé. Elle avait si bon goût.

Archambeau : Tant mieux pour les corbeaux.

Montreval : Calmez-vous donc, cher ami. Je suis triste de vous voir dans cet état.

Marcel : C'est plus fort que moi.

Archambeau : Plus fort que vous, c'est dur à trouver.

Montreval : Quand on sait d'où vient votre bracelet.

Archambeau : Vous ne nous avez toujours pas enseigné pourquoi il est dégoûtant.

Montreval : Je le trouve pourtant assez bien de sa personne.

Archambeau : Mince, élancé.

Montreval : Bien habillé.

Marcel : Il est dégoûtant parce qu'il nous servait de brosse pour décrasser les latrines.

Il y avait un trou au milieu du campement et Beurk était planté dans le sol à côté du trou.
Dans ce trou, nous...

Archambeau : ... Oui, bon, d'accord, on a compris !

Montreval : De ce point de vue là, vous ressemblez beaucoup à l'homme moderne.

Archambeau : C'est une bonne approche pour relier le spirituel au matériel.

Montreval : Cher ami, nous nous sommes déplacés à Bousinnet-lez-Patoches pour vous rencontrer.

Marcel : C'est gentil ça.

Archambeau : Pour la raison que vous connaissez.

Montreval : Vous êtes le dernier spécimen vivant de l'homme du Neandertal.

Marcel : Je le savais aussi.

Archambeau : Entrons donc dans le vif du sujet.

Montreval : Nous souhaiterions que vous retourniez avec nous.

Marcel : Pour quoi faire ?

Archambeau : Nous allons vous présenter à l'Académie des Sciences.

Montreval : À Paris.

Marcel : C'est quoi l'Académie des Sciences ?

Archambeau : C'est une institution qui regroupe les plus grands scientifiques pour faire évoluer la science.

Marcel : C'est quoi, Paris ?

Montreval : Paris, ben, c'est la capitale de la France. Vous l'ignoriez ?

Marcel : On la voit d'ici ?

Archambeau : Bien sûr que non, c'est trop loin.

Marcel : Moi, je ne connais que ce que je vois d'ici.
Il y a d'autres choses que je ne vois pas ?

Archambeau : Vous vous payez notre tête, cher Marcel ?

Montreval : Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que pour vous, le monde s'arrête à la gare de Boussinet-lez-Patoches ?

Marcel : Ma famille habite ici depuis un million d'années.
Nous ne sommes pas des nomades, nous sommes des sédentaires.

Archambeau : Mais vous êtes chef de gare ! Vous voyez des trains !

Montreval : Ils viennent de quelque part et ils vont ailleurs !

Archambeau : Vous ne vous êtes jamais posé la question de savoir d'où ils viennent et où ils vont ?

Marcel : Je pensais qu'ils apparaissaient et puis disparaissaient.
Je ne comprends pas.
Ils viennent d'un autre monde ?

Archambeau : Cher ami, si vous nous accompagnez, vous le verrez, le monde.

Montreval : Vous serez invités par les plus grands scientifiques de la planète.

Marcel : Le monde, c'est ici ! Il n'y en a pas d'autre !

Archambeau : Puisque vous ne voulez pas venir à l'Académie des Sciences, l'Académie des Sciences viendra à vous !

Montreval : Nous allons retourner à Paris pour organiser cette excursion.

Archambeau : À quelle heure est le prochain train ?

Marcel : Il est quatorze heures. Il ne devrait pas tarder.

Montreval : Nous allons le prendre vite fait bien fait.

(sifflement)

Archambeau : Ah ! Le Voilà !

Marcel : Ce sera le cheminot Bricard aux commandes de la locomotive.

Montreval : Ah oui ! Celui qui est très ponctuel.

(bruit du train qui s'arrête)

Archambeau : Cher ami, nous avons été très heureux de faire votre connaissance.

Montreval : Nous allons prendre congé, mais nous nous reverrons dans peu de temps.

Archambeau : Au revoir, mon cher Marcel.

Montreval : À très bientôt.

(prennent leurs valises et sortent)

6.

(Sur scène : Marcel)

Marcel : *(aux coulisses)* Monsieur Bricard ! Monsieur Bricard !
Pourriez-vous m'expliquer d'où vous venez et où vous allez ?
Et pourquoi ?

...

Ah bon. ce serait trop long à m'expliquer.

Merci, monsieur Bricard.

(ramasse Beurk-le-Dégoutant)

Noble Beurk.

Ils vont revenir avec beaucoup de monde et s'en sera fini de nous.

Nous allons défendre chèrement notre peau.

Je vais aller à l'épicerie de la mère Fribouille. Pour acheter des allumettes.

Il faut les empêcher de revenir.

Nous mettrons le feu à la gare, et nous nous réfugierons dans le bois de Clairesonges.

Préparons-nous à combattre. Nous sommes bien armés. J'ai déjà confectionné bon nombre d'épieux.

S'ils me tuent, j'ose espérer qu'ils jetteront mon corps aux corbeaux. Comme Mémé.

(se met à pleurer) Pauvre Mémé ! Elle avait raison de se méfier de l'horizon.

* * *

Les Archivistes

1.

(scène vide)

(décor : trois chaises, une table, un bureau avec papier et fournitures)

Le Conseiller (off) : Entrez ! Entrez !

Maude, Alphonse, Robert : Entrent

Se saluent.

Le Conseiller (off) : Asseyez-vous, je vous en prie.

Maude, Alphonse, Robert : s'assoient

Le Conseiller (off) : Je vous souhaite la bienvenue à votre nouvelle affectation.

Madame Maude.

Vous êtes entrée au service de l'administration il y a quinze ans ou vous exercez la fonction de secrétaire.

Votre premier échec fut la divulgation par imprudence de notes confidentielles pour ensuite, par sottise, provoquer l'incendie de la chaudière à mazout.

Monsieur Alphonse.

Directeur au sein de l'administration depuis votre nomination il y a dix ans déjà, tant vos supérieurs que vos subordonnés n'ont eu de cesse de se plaindre de vous.

En dix ans aucune appréciation favorable ne vous a été accordé.

Autoritaire, arbitraire, injuste, incompetent, irréaliste, arriviste, vous avez accumulé en votre seule personne la plupart des manquements énumérés dans les circulaires d'ordre intérieur.

Monsieur Robert.

Il n'a pas été facile de dénicher en vous quelques défauts que ce soit.

Et pour cause. On ne vous a pratiquement jamais vu.

Votre dossier n'est constitué que de prétextes, fausses déclarations, motifs fallacieux et attestations de complaisance dont le seul objectif constitue à éluder malicieusement vos obligations professionnelles.

L'administration, motivée par son instinct de conservation, et afin d'éviter toute catastrophe qui pourrait mettre son intégrité en péril, a pris la décision, après réflexion, mure mais rapide, de se prémunir de vous.

Dans cette optique, vous êtes à présent détaché au service où vous vous trouvez actuellement, j'ai nommé : le Département pour la Gestion des Archives Brûlées.

L'administration vous donne carte blanche.

Au travail !... si je puis m'exprimer ainsi.

(Noir)

2.

(Sur scène : Maude, Robert, Alphonse)

Maude : Ce n'est pas de ma faute si les notes confidentielles ont été divulguées.

Je les ai oubliées dans le métro.

Ce sont des choses qui arrivent.

Alphonse : S'ils voulaient du travail bien fait, ils n'avaient qu'à ne pas m'entourer d'abrutis. C'est normal que je m'énerve un peu de temps en temps.

Robert : Vu le nombre de gens qui travaillent dans cette boîte, avec moi ou sans moi, cela revient exactement au même.

Travailler ? Non ! Je n'ai pas le temps.

(Noir)

Maude : Cela fait déjà une semaine que nous tournons en rond.

Robert : Au moins, vous n'avez pas encore provoqué de catastrophe.

Alphonse : Il reste peut-être encore quelques archives à gérer. Qu'ils auraient oublié de brûler.

Maude : Nous n'avons pas de ressources, pas d'outils et pas d'objectifs.

Robert : Nous avons des feuilles blanches.

(Noir)

3.

(*Sur scène : Maude, Robert, Alphonse*)

Alphonse : Depuis un mois que nous sommes dans ce département, nous devons admettre qu'il ne s'est pas passé grand-chose.

Robert : Et alors ? Que rêver de plus.

Aucune angoisse. Aucune pression du temps. Pas d'imprévus.

Aucun risque de faire quelque chose de mal.

Les remontrances, les plaintes, les reproches, les inimitiés. Toutes ces sources de peur, d'anxiété et de culpabilisation appartiennent à présent au passé.

Le matin, je bondis de mon lit comme un chevreuil.

Le soir, je m'endors immédiatement le cœur serein comme un béatifié.

Que Dieu bénisse les archives brûlées.

Maude : J'ai l'impression de me trouver au bord d'un gouffre. Un gouffre profond, noir, mystérieux et effrayant.

Effrayant comme la mort.

Effrayant comme le vide.

Le vide doit donc être comblé.

Petit à petit, j'ai senti que quelque chose en moi se métamorphosait.

Une volonté, une passion, une obsession.

Celle de combler le vide.

Par l'esprit. En puisant une nouvelle force de pensée dans cette source d'énergie infinie et intarissable : le vide, le silence, le néant.

Petit à petit, j'ai ressenti un appétit, une faim, une avidité de... créer, construire, élaborer, composer.

Ce matin donc, j'ai conçu... un poème.

Le voici !

C'est un poème d'amour.

Écoutez :

Ô toi mon vénéré

Avec ton pantalon trop long

Et tes chaussures trouées

Mange donc ce gros bonbon.

Alphonse : C'est profond.

Robert : Totalelement incompréhensible.

Maude : Je me comprends !

Alphonse : Vous souvenez vous du toast à Noël dans la salle de réunion ?

Moi, je ne m'en souviens pas.

Et pour cause, je n'étais pas invité.

Je n'étais peut-être pas le genre de directeur que l'on s'arrache à prix d'or.

Oui, j'étais craint, moqué, évité, maudit.

Mais jamais je n'accepterai que l'on prétende de moi que j'étais inutile.

J'étais le maillon d'une chaîne. Et comme tous les maillons, il fait tourner la chaîne. Enlevez un seul maillon, et la chaîne tombe.

Il y a des maillons solides comme il y a des maillons faibles.

Il y a des maillons colorés et des maillons ternes.

Des maillons en acier, en bakélite, en bois, en fer blanc, en paille, que sais-je encore...

Et grâce à tous ces maillons, qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas, la chaîne tourne.

Et parce que savais que j'étais un maillon de la grande chaîne, je n'étais pas malheureux.

Où est la chaîne maintenant ? Le mouvement, la rotation, l'énergie ?

Il n'y a plus de chaîne, et je ne suis plus un maillon.

Que vais-je devenir ?

(Noir)

Robert : Six mois de détente, de relâche, de quiétude.

Je ne pense même plus à la retraite.

Cette nuit, j'ai rêvé que je chevauchais un nuage blanc dans un ciel d'azur pur.

Du haut de mon nuage, je pouffais de rire en toisant l'agitation et les menaces des pauvres terriens angoissé qui pressaient le pas comme s'ils avaient le Diable à leurs trousses.

Regardez l'univers !

Quoi de plus beau que l'univers car, que se passe-t-il dans l'univers ?

Je m'en vais vous le révéler.

Il ne s'y passe... rien.
Personne ne demande rien à personne.

Il ne fait qu'une seule chose : exister. Infiniment exister.

Qui sommes-nous, microscopiques poussières invisibles devant l'existence infinie et absolue pour avoir l'audace de prétendre oser travailler.

Quel orgueil.

Nous nous punissons par vanité comme un serpent qui se mord le genou.

(Noir)

Maude : Voulez-vous écoutez mon dernier poème ?

J'ai progressé vous savez.

Je me suis donné un mal de chien, mais quelle satisfaction d'avoir fait jaillir du vide une création.

C'est un poème d'amour.

Alphonse : Encore un.

Robert : On ne va rien piger, vous allez voir.

Maude :

Non point de mots,
Mais une expiration.
Je te veux moineau
Et non point faucon.

Nul besoin de brillance.
Je t'aperçois les yeux fermés.
Que m'importent les cinq sens.
Car tu es mon bien-aimé.

Alphonse : C'est qui ce type ?

Robert : Vous au moins, vous n'êtes pas exigeante.

(Noir)

Alphonse : Six mois. Six mois de tourmente.

Entre ma naissance et ma mort, un chiffre : le zéro.

Rien n'est plus agité qu'un cerveau à l'arrêt. Il s'agite et s'échauffe, et en s'échauffant il paralyse tout.

Les sentiments, les désirs, les projets, et même les mouvements.

Vous en souvenez-vous que je galopais frénétiquement dans les couloirs ?

Je m'en souviens parce que je suis devenu très lent.

Le seul plaisir que je puisse m'offrir, c'est d'être assis.

Je ne demande pas grand-chose, ou plutôt, je ne demande plus grand-chose.

Une lecture. N'importe quoi. Je me contenterais même des horaires du train.

Réfléchir est une torture. Réfléchir à quoi ?

Qu'importe le sujet, il est instantanément remplacé par un autre sans aucun lien de causalité entre les deux.

Je ne peux même pas trouver de soulagement en blâmant le destin.

Je suis le seul responsable de ce qui m'arrive.

De ce qui m'arrive et de ce qui arrive aux autres. Si j'avais été autrement, ma vie serait belle, maintenant. J'aurais pu le prévoir et changer de comportement, mais je ne l'ai pas fait.

Il y a une cage autour de moi, et c'est moi qui l'ai construite, inconsciemment et obstinément.

(Noir)

4.

(Sur scène : Maude, Robert)

Maude : Où est Alphonse ?

Robert : Dans la cave.

Maude : Pour quoi faire ?

Robert : Pour se pendre.

Maude : QUOI ! Et vous n'avez pas tenté de l'en empêcher ?!

Robert : L'empêcher de quoi ? Il n'y a pas de corde dans l'immeuble.

Comment voulez-vous qu'il se réussisse à se pendre ?

Il a déjà essayé de s'empoisonner avec de l'eau, de se jeter d'une fenêtre qui ne s'ouvre pas, de se poignarder avec une cuillère.

Il finira bien par s'en lasser à la longue.

Maude : Pauvre Alphonse.

Robert : Si j'ai un conseil à lui donner, c'est de prendre exemple sur nous.

Le Département pour la Gestion des Archives Brûlées vous a transformée en créatrice et moi, m'a fait réaliser mon rêve : ne rien faire sans être contraint de chercher de justifications.

Maude : Il faut le sortir de cet abominable ressenti qui le martyrise.

Robert : La seule chose qui l'intéresse, c'est le tumulte.

Maude : Alors, nous allons le tumultanier !

Robert : Je vous demande pardon ?

Maude : Je voulais dire, on va lui trouver du travail.

Robert : Vous en avez de bonnes, vous.
Il n'y a pas de travail au Département pour la Gestion des Archives Brûlées.

Maude : Nous allons en créer ! N'oubliez pas que je suis une créatrice.

Robert : Vous attisez ma curiosité. Quel travail ?

Maude : Nous allons reconstituer les archives brûlées !

Robert : Par quel moyen ?

Maude : Par la mémoire, tout simplement.

Robert : Je dois reconnaître que vous avez une perception toute particulière de ce que peut être la simplicité.

(Noir)

5.

(Sur scène : *Maude, Robert, Alphonse*)

Maude : Qui a signé la lettre ?

Alphonse : Je n'en ai aucune souvenance.

Robert : Était-ce un homme ? Une femme ?

Maude : Grand ? Petit ?

Alphonse : C'était une femme, assez petite.

Robert : En jupe ou en pantalon ?

Alphonse : En pantalon, je crois.

Maude : Sophie Brancard !!

Alphonse : Oui, c'était Sophie Brancard !

Je m'en souviens très bien ! Même qu'elle n'a même pas daigné me dire bonjour.

(Noir)

Décor : le même + une grosse boîte en carton

Maude : Vous avez vu ? Déjà une boîte, après seulement six mois d'effort.

Robert : On avance, on avance.

Alphonse : Où en sont les archives ?

Robert : Nous avons déjà reconstitué trois ans d'archives.

Maude : Nous devons atteindre cinq ans.

Alphonse : Je suis épuisé. Je n'en peux plus. J'abandonne.

Maude : Alphonse !

Robert : Votre vie en dépend.

Maude : Vous les aimiez tant que cela, vos tentatives de mettre fin à vos jours ?

On continue !

Robert : Que contenait le formulaire H35 du 26 juillet ?

Alphonse : Je l'ignore.

Maude : Dans quelle armoire se trouvait-il ?

Alphonse : Je ne sais plus.

Robert : Quel temps faisait-il le 26 juillet ?

Maude : Combien de pas jusqu'à l'armoire ?

Robert : Aviez-vous faim ? Soif ?

Maude : La porte était-elle ouverte ou fermée ?

Alphonse : Attendez, cela va me revenir...

(Noir)

Robert : C'est fini.

Maude : Enfin.

Alphonse : Deux ans de travail.

Robert : Regardez-les nos archives. Ne sont-elles pas belles ?

Maude : Ce ne sont plus des archives, ce sont des trophées.

Alphonse : Ce sont les directives auxiliaires qui m'ont harassées.

Robert : Moi, ce sont les circulaires d'homologation.

Maude :

Quand rien ne se dit
Mais que tout se fait
Quand sonnait comme une mélodie
Le bruit d'un pas qui avançait.

Quand je savoure la chaleur
De ton sang coulant dans mes veines
En majeur ou en mineur,
Je ne peux que chanter « Je t'aime ».

Alphonse : C'est joli.

Robert : Un brin nunuche, mais joli.

6.

(*Sur scène : Maude, Robert, Alphonse*)

Le Conseiller (off) : vous vouliez me parler ?

Alphonse : Mission accomplie.

Robert : Nous les avons gérées,

Maude : vos archives.

Alphonse : Je suggère que vous nous mutiez.

Robert : Dans un ministère créé pour nous.

Maude : un truc actif...

Alphonse : genre tumulte...

Robert : avec beaucoup de bruit...

Maude : je ne sais pas moi...

Alphonse : La Division Dressage de Requins

Robert : le Service d'Extinction des Volcans

Maude : Le Ministère de l'Apocalypse Imminente

Robert : Ayez de l'initiative.

Maude : Soyez créatif.

Alphonse : Tant qu'il y a de la vie, y'a de l'espoir.

* * *

Opération Paris-Brest

1.

(Sur scène : le Colonel)

Le Colonel : Lieutenant *Trifouillard*, ici la terre, le Colonel Lambiron vous parle. Vous m'entendez ?

Trifouillard (off) : Ici le lieutenant *Trifouillard*, je vous reçois, mon Colonel.

Le Colonel : Adjudant Varlemond, ici la terre, vous m'entendez ?

Varnenflure (off) : Ici l'Adjudant Varlemond, je vous reçois mon Colonel.

Le Colonel : Où en est cette putain de mission interstellaire d'exploration de planètes peuplées d'extraterrestres ?

Trifouillard (off) : Nous y sommes, mon Colonel.

Varnenflure (off) : Nous venons d'arriver. On a eu du mal à poser le vaisseau spatial Paris-Brest parce que le multi-quantifieur supra-nucléaire de compression d'espace-temps s'est coincé, alors nous avons été obligés de compresser l'espace-temps du Paris-Brest avec une bougie.

Le Colonel : Comme quoi, c'est toujours la débrouille qui fonctionne le mieux.

Trifouillard (off) : J'ai toujours un trombone en réserve, mon Colonel.

Le Colonel : Comment s'appelle la planète où vous êtes tombés ?

Varnenflure (off) : Je ne sais pas, mon Colonel.

Le Colonel : Posez la question à un passant, alors.

Trifouillard (off) : Pardon monsieur l'agent, comment s'appelle cette planète ?

...

La planète Polytrion, mon Colonel.

Le Colonel : C'est loin d'ici ?

Varnenflure (off) : Excusez-nous encore monsieur l'agent, mais savez-vous si nous sommes loin de la planète terre ?

...

Il va le demander à son chef, mon Colonel.

Le Colonel : Allez faire un tour dans les environs pour observer leur technologie et me dire si elle est plus évoluée que la nôtre.

Trifouillard (off) : Oui, mon Colonel, à tout-à-l'heure.

(Noir)

Varnenflure (off) : Nous sommes de retour, mon Colonel.

Le Colonel : Alors, cette technologie, c'est de la bonne ?

Trifouillard (off) : Ils se déplacent à cheval et ils poussent des charrettes à bras, mon Colonel.

Varnenflure (off) : Ils s'envoient des messages par la poste.

Trifouillard (off) : Ils lavent leur linge à la rivière.

Varnenflure (off) : et ils jouent au billard, mon Colonel.

Le Colonel : Français ou américain ?

Trifouillard (off) : Voilà l'agent de police qui revient.

Le Colonel : Il a mis le temps.

Varnenflure (off) : Il était à pied, mon Colonel.

Trifouillard (off) : Nous sommes à une distance de deux cent cinquante milliards d'années-lumière de la terre, mon Colonel.

Le Colonel : Comment l'a-t-il mesurée ?

Varnenflure (off) : Au pif.

Le Colonel : C'est tout de même extrêmement frustrant d'avoir un état-major qui dépense des milliards de dollars à élaborer une mission d'exploration de vie extraterrestre pour se retrouver au final sur une planète d'avant-guerre.

Trifouillard (off) : Je partage tout-à-fait votre avis, mon Colonel.

Varnenflure (off) : Qu'est-ce qu'on fait mon Colonel ?

Le Colonel : Vous avez déjeuné ?

Trifouillard (off) : Pas encore, mon Colonel.

Le Colonel : Allez chercher des sandwichs et revenez sur terre.

Gardez le ticket de caisse. C'est aux frais de l'état-major.

Varnenflure (off) : Il ne manquerait plus que ça.

Trifouillard (off) : Que le personnel y mettrait de sa poche.

Le Colonel : À tout-à-l'heure.

(Noir)

2.

(Sur scène : le Colonel, Varlemond, Trifouillard)

Trifouillard : Nous vous avons rapporté un souvenir de la planète Polytrion, mon Colonel.

Le Colonel : Oh ! Une boule à neige ! Comme c'est gentil !

Varnenflure : Avec un petit canard à l'intérieur.

Le Colonel : Oh ! Un petit canard !

Varnenflure : Neige... canard... froid de canard. Vous saisissez ?

Le Colonel : Très subtil. Je n'avais pas fait le rapprochement.

Trifouillard : (se met à pleurer)

Le Colonel : Qu'est-ce qui lui arrive, à *Trifouillard* ?

Varnenflure : Il a rencontré une fille sur la planète Polytrion, mon Colonel.

Trifouillard : Elle s'appelle Valérie.

Le Colonel : Oui, quoi, et alors ?

Varnenflure : Ils s'étaient jurés de se marier.

Trifouillard : Et puis vous nous avez rappelé.

Le Colonel : Je ne pouvais pas le deviner.
Vous auriez dû m'en parler. Je suis le père du régiment.

Trifouillard : Je n'ai pas eu l'occasion de le faire.

Varnenflure : On cherchait votre boule à neige, mon Colonel.

Le Colonel : Envoyez-lui une carte postale. Cela lui fera plaisir.

Trifouillard : Ah non ! Au prix où sont les timbres.

Le Colonel : Retournez sur Polytrion, alors.
Le temps de réparer le Multi-machin-chose d'espace-temps du Paris-Brest.

Trifouillard : J'y cours, mon Colonel.

(sort)

3.

Sur scène : Le Colonel, Varlemond)

Varnenflure: C'est beau, l'amour.

Le Colonel : Comment se sont-ils rencontrés ?

Varnenflure: Dans un bar, mon Colonel.
Ils ont bu du champagne, et puis ils sont montés à l'étage.

Le Colonel : C'est une pute ?

Varnenflure: Oh ! Quel vilain mot ! Une « escort-girl », mon Colonel.

Le Colonel : On ne s'emmerde pas sur la planète Polytrion apparemment.

Varnenflure: N'empêche que j'ai quand même gagné quinze dollars au poker.

Le Colonel : Ah bon, il y a des casinos aussi.

Varnenflure: Et des salons de massage, mon Colonel.

Le Colonel : À part des bars, des bordels et des casinos, qu'est-ce qu'il y a d'autre, sur la planète Polytrion ?

Varnenflure: Rien, mon Colonel.

4.

(Sur scène : Le Colonel, Varlemond, Trifouillard)

Trifouillard : *(entre)* J'ai réparé le multi-quantifieur supra-nucléaire de compression d'espace-temps !

Le Colonel : Parfait ! Le temps de prendre mon chéquier, et on y va.

Varnenflure: Vous nous accompagnez, mon Colonel ?

Trifouillard : Pourquoi prenez-vous votre chéquier ?

Le Colonel : Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais parcourir deux cent cinquante milliards d'années lumières pour acheter des boules à neige ?

Varnenflure: Le Paris-Brest nous attend, mon Colonel.

Le Colonel : Allez, hop ! À Polytrion !

(Noir)

3.

(*Sur scène : Le Colonel, Varlemond, Trifouillard*)

Le Colonel : Croyez-moi, les enfants, deux semaines sur Polytrion, c'est épuisant.

Trifouillard : Et cher.

Varnenflure : Mais j'ai quand même gagné quinze dollars au poker. Ce qui me fait trente dollars au total.

Le Colonel : Vous avez triché ! Je l'ai vu !

Trifouillard : Le pire, c'est que Valérie ne m'a pas reconnu. Même tout nu.

Varnenflure : Vous êtes sûr que c'était Valérie ?

Trifouillard : Maintenant que vous le dites, j'ai comme un doute.

Varnenflure : Comment allons-nous justifier notre absence à l'état-major ?

Le Colonel : On va leur acheter des boules à neige. Ils n'y verront que du feu.

Trifouillard : Vous être rusé, mon Colonel !

Varnenflure : Machiavélique, même.

Le Colonel : C'est un vieux stratagème qui me vient de ma grand-mère.

(*voir off*) Allo ! Ici l'état-major ! Où êtes-vous, bon sang ?

Trifouillard : Sur Polytrion, mon Général.

(*voix off*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le Colonel : Une planète située à deux cent cinquante milliards d'années lumières de la terre, mon Général.

(*voix off*) Qu'est-ce que vous foutez là ?

Varnenflure : On vous achète des boules à neige, mon Général.

(*voix off*) C'est gentil, ça.

Trifouillard : Avec un petit canard à l'intérieur.

(*voix off*) : Revenez sur terre pour nous faire rapport.
Et n'oubliez pas les boules à neige.

Le Colonel : *Trifouillard*, prenez les commandes.

Trifouillard : Ah ben zut !

Le Colonel : Que ce passe-t-il ?

Varnenflure : L'espace-temps est encore coincé.

Le Colonel : Vous n'aviez pas un trombone en réserve ?

Trifouillard : Je l'ai oublié au salon de massage, mon Colonel.

Varnenflure : À moins que ce ne soit chez Lucienne.

Trifouillard : Qui est Lucienne ?

Varnenflure : L'escort-girl qui nous a jeté à la porte.

Le Colonel : Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ?

Varnenflure : Oh regardez ! De la ficelle !

Le Colonel : Parfait ! Avec ça, cela devrait marcher.

Tenez *Trifouillard*, faites-en bon usage.

Trifouillard : Il y aura probablement quelques vibrations, sans mon trombone.

Varnenflure : On ne va tout-de-même pas retourner le chercher chez Lucienne.

Le Colonel : Surtout qu'on lui doit de l'argent.

Trifouillard : Attention ! J'appuie sur le bouton !

(Noir)

Trifouillard : Je n'ai jamais vu le Général entrer dans une telle rage.

Varnenflure : C'était effrayant. J'en suis encore tout bouleversé !

Le Colonel : C'est de votre faute !

Vous lui aviez promis une boule à neige avec un petit canard à l'intérieur !

Trifouillard : Il n'y en avait plus avec un petit canard.

Varnenflure : Alors on s'est dit qu'un petit lapin ferait l'affaire.

Le Colonel : Nous avons manqué à notre parole.

Nous sommes des misérables !

Trifouillard : N'exagérons rien.

Varnenflure : Légèrement dépravés, tout au plus.

Le Colonel : Que devons-nous faire pour nous racheter ?

Trifouillard : Fuir !

Varnenflure: Combattre !

Le Colonel : Ou faire le mort.

Trifouillard : C'est une bonne idée, ça, faire le mort.

Varnenflure: Ce n'est pas trop fatiguant.

Le Colonel : Détrompez-vous. Faire le mort exige de la maîtrise de soi et des nerfs à toute épreuve.

Trifouillard : Et un moral d'acier.

Varnenflure: Pour résister aux vagues déferlantes de l'incohérence aveugle des événements qui s'acharnent à déstabiliser l'équilibre constant de la continuité des flux de l'esprit.

Le Colonel : En d'autres termes : être borné.

Trifouillard : Restons lucide...

Varnenflure: ... et réalistes.

Le Colonel : Justement ! Nous devons nous rendre à l'évidence.

L'opération Paris-Brest est un cuisant échec.

Nous cherchions une civilisation extra-terrestre évoluée.

Varnenflure: Et nous sommes tombés chez des gens...

Trifouillard : ... qui n'ont même pas l'électricité.

Le Colonel : Nous ramenons d'une lointaine planète des boules à neige...

Varnenflure: ... censées représenter un froid de canard...

Trifouillard : ... et nous ramenons un froid de lapin.

Varnenflure: Il y eu quand même un élément positif dans notre mission.

Le Colonel : Vous plaisantez ?

Trifouillard : Lequel ?

Varnenflure: J'ai gagné trente dollars au poker.

* * *

Alfred

1.

Sur scène : Marguerite et Rosalie

Marguerite : Rosalie ! Pour ce soir, vous préparerez une simple côte de veau avec des flageolets.

Rosalie : Oui, madame Marguerite. Et comme boissons ?

Marguerite : Une bonne bouteille de Bordeaux. Qu'en pensez-vous ?

Rosalie : Pour une côte de veau, je vous conseillerais plutôt du vin blanc.

Marguerite : Vous avez raison. Vous en monterez une bouteille de la cave. Un Moselle.

Rosalie : Bien madame.

Marguerite : Mon pauvre Charles aimait beaucoup le Moselle.

Rosalie : Cela fera bientôt deux ans que monsieur nous a quitté.

Marguerite : Quand je pense que j'ai dû consacrer mon deuil à trouver un successeur valable pour reprendre l'étude notariale.

Rosalie : Vous vous êtes donnée beaucoup de mal pour cela, madame. Je m'en souviens très bien.

Marguerite : Mais j'y pense, les chevaux ont-ils été toilettés ?

Rosalie : Bien entendu, madame, le palefrenier s'en est occupé cet après-midi.
Il a également graissé les essieux de la calèche.

Marguerite : Bien, bien.
Alfred est-il rentré ?

Rosalie : Pas encore madame.

Marguerite : Mon petit Alfred adoré. Mon grand garçon.
Quand il aura terminé ses études de médecine, je lui trouverai un bel endroit pour établir son cabinet.
Il ne mérite amplement.
Il se dévoue avec beaucoup de sérieux à ses cours, vous savez.

Rosalie : Je sais, madame.

Marguerite : En attendant, je vais continuer à travailler à ma dentelle (*sort*)

2.

Sur scène : Rosalie

Rosalie : Bien, madame.

(en aparté) « Brave petit », quelle tristesse.

De toute mon existence, je n'ai jamais croisé un tel dépravé.
S'il ne fréquente pas toutes sortes de tripots et autres maisons de jeu, il s'enivre avec des canailles du même acabit dans les maisons de filles, et ça se termine toujours en bagarre.

Et quand je dis « s'enivrer » je suis modeste. Les fumeries d'opium ne lui sont pas inconnues non plus.

Selon certaines sources, il s'organiserait avec d'autres débauchés pour voler des jarretières dans les merceries.

Non point pour les porter, mais par jeu et plaisir du défi.

Étudiant en médecine ! Quelle plaisanterie.

La faculté n'a jamais été honorée de sa présence.

Il ne s'y est inscrit que pour tromper sa mère.

Pour l'amadouer et lui jeter de la poudre aux yeux.

Tout ce qui l'intéresse, c'est l'héritage.

Il attend patiemment le statut très lucratif d'orphelin.

3.

Sur scène : Marguerite, Rosalie

Marguerite : *(entre)* Rosalie, j'ai vu que le linge se trouve toujours à sécher dans le jardin.

Rosalie : Je n'ai pas encore eu l'occasion de le rentrer, madame, Je devais terminer de tailler les rosiers.

Marguerite : Bien, bien. Rentrez-le donc dès que vous le pourrez.

Il ne peut pas rester à l'extérieur trop longtemps, et surtout pas en pleine journée.

Rosalie : Bien, madame.

Marguerite : *(en aparté)* Une maison aussi bien tenue que la nôtre ne peut pas exhiber aux yeux du monde du linge suspendus aux arbres.

Ce serait une impardonnable faute de goût.

Que pourrait-on bien s'imaginer ?

Que je me néglige ?

Que je manque à mes obligations de maîtresse de maison ?

Si je veux être respectée, je me dois de faire bonne impression et travailler à ma présentation.

(sonnette)

Rosalie : Tiens ! Un visiteur.

Marguerite : C'est Victor. Il m'avait prévenu de sa visite.

Rosalie : En voilà un qui ne s'embarrasse pas de dissimuler ses sentiments à votre égard.

Marguerite : Taisez-vous et faites-le entrer.

Rosalie : *(sort et revient suivie par Victor)*

4.

Sur scène : Marguerite, Rosalie, Victor

Victor : *(entre, un bouquet de fleurs à la main)* Chère amie ! Quel enchantement de vous revoir ! Vous me manquiez déjà ! *(lui fait un baise-mais appuyé)*
J'ai pris la liberté de vous apporter cet humble bouquet.

Marguerite : *(prend le bouquet)* Je vous en suis reconnaissante. Elles sont magnifiques.
(sent les fleurs) Et quel délicieux parfum.
Tenez, Rosalie, occupez-vous-en.

Rosalie : *(prend le bouquet) (renifle les fleurs et fait une grimace de dégoût) (sort)*

5.

Sur scène : Victor, Marguerite.

Victor : Chère Marguerite !
Depuis que nous nous sommes rencontrés à l'hippodrome après le derby, je n'ai de cesse de penser à vous.
Vous hantez mes pensées et mes rêves.

Marguerite : Bigre ! Quel honneur !

Victor : Je garde vos lettres comme des reliques.

Marguerite : Mes lettres ? Ce ne sont que des badineries.

Victor : Des badineries ?!

(sort une lettre)

« Cher et tendre ami,
Ne me tenez pas rigueur de ne pas vous écrire plus souvent, mais le respect envers celui que j'ai perdu exige quelque retenue.

Toutefois, votre nom est une prière secrète et votre présence un réconfort aussi doux que délicat. »

Et celle-là ! *(sort une autre lettre)*

« Vous êtes le secours et le soulagement personnifié.
Quand viendra le jour béni où j'aurai le courage de me remarier, ma fidélité au passé ne s'opposera plus à la confiance que je place en vous. »

Marguerite : Vous concluez bien hâtivement.

Ne seraient-ce pas les lettres d'une autre ?

Victor : Quoi !! Une autre ?!!

Marguerite : Je vous taquine.
(lui donne un baiser sur le front)
Soyez patient.

Vous m'en voyez peinée, mais je suis contrainte de vous abandonner.

Je dois me changer pour le repas du soir que je prendrai en compagnie de mon cher petit Alfred.

À très bientôt, cher galant (*sort*)

6.

Sur scène : *Victor*

Victor : (*en aparté*)

« cher petit ».

Pas pour moi.

Dès les premiers instants que j'ai croisé le regard de ce crétin dégénéré, j'ai compris que la relève était loin d'être assurée.

Mon appréciation instinctive n'a pas tardé à être confirmée.

Il ne s'était pas passé cinq minutes que déjà son débit intarissable d'inepties, d'âneries et de fadaïses n'était rivalisée que par sa balourdise ostentatoire.

Partons au plus vite.

Je n'ose affronter le péril d'être contraint de le saluer, voire même de lui serrer la main. (*fait une grimace de dégoût*)

(*sort*)

7.

Sur scène : *Marguerite, Rosalie*

Marguerite : (*off*) NON ! (*entre*)

C'est épouvantable ! Le malheur hante notre maisonnée !

Après Charles, voici Alfred qui nous quitte !

Rosalie : (*entre*) C'est horrible, madame ! J'en suis toute bouleversée. Une tragédie, madame.

Marguerite : Mais comment est-ce arrivé ?

Rosalie : Il revenait tranquillement à cheval de la faculté.

En passant devant la gare, un train a émis un sifflement très aigu qui a effrayé le cheval.

Il s'est emballé et notre cher Victor s'est trouvé dans l'impossibilité de le maîtriser.

Il a chuté et sa tête à heurté un muret.

Des témoins se sont précipités et ont fait appel au docteur Montpellier, un médecin qui est établi à quelques pas du lieu du drame.

Il n'a pu que constater le décès.

La médecine a été totalement impuissante.

Marguerite : Je ne sais plus quoi penser !

Rosalie : Vous devez vous reposer, madame.
Je vous conseille d'aller vous coucher. Le sommeil vous fera le plus grand bien.

Marguerite : Je vais me retirer dans ma chambre. Je dois m'allonger. (*sort*)

Rosalie : Oui, madame.

(*Noir*)

8.

Sur scène : Montpellier, Rosalie

Rosalie : C'est tellement gentil d'être venu aux obsèques d'Alfred, Docteur.

Docteur Montpellier : Je fus très honoré d'être convié à l'enterrement de Victor.
L'oraison funèbre de madame Marguerite en l'honneur de son fils était des plus émouvante.

Elle est restée très digne dans la souffrance, la douleur et le chagrin.

Rosalie : (*en aparté*) Quel bel homme !

Vous êtes le docteur Montpellier. Vous êtes du Midi ?

Marguerite : (*agacé*) Non, je suis breton.
C'est une coïncidence que je porte un nom à la consonance du sud.

Rosalie : Et quel est votre prénom ?

Docteur Montpellier : Ludwig.

Marguerite : Quel beau prénom ! Il sent bon la lavande !

Docteur Montpellier : Mes parents étaient musiciens.
Ils ont voulu rendre hommage à Beethoven.

Rosalie : Le compositeur ?

Docteur Montpellier : (*agacé*) Non, le marchand de glace !

Rosalie : Vous êtes marié ?

Docteur Montpellier : Non.

Rosalie : Vous avez des enfants ?

Docteur Montpellier : Non.

Rosalie : (*en aparté, regarde le public, complice*)

(*au docteur*) Il m'arrive quelque fois de rêvasser toute seule en forêt.

Habillée légèrement, une fleur dans les cheveux.

Je retourne en forêt dimanche prochain.

À 11 heures.

Depuis le petit pont.

Vous connaissez le petit pont ?

Il faut descendre le sentier à droite du moulin blanc, attention ça glisse.

Docteur Montpellier : Vous devriez vous munir d'un bâton de marche. Pour ne pas glisser.

Rosalie : Vous devriez parler aux femmes ! Pour ne pas mourir idiot !

(*Noir*)

9.

Sur scène : Marguerite, Rosalie

Marguerite : Quand vous ferez la chambre d'Alfred, veillez à ne pas déplacer ses affaires.

Vous savez ô combien mon petit Alfred et tatillon sur ce point.

Rosalie : J'y veillerai madame.

Marguerite : Mon Dieu, il est déjà dix-neuf heures !

Je dois me rendre chez le tailleur.

J'hésite encore sur le coloris du costume que je vais faire confectionner pour mon cher fils.

Je compte lui en faire présent lorsqu'il reviendra son voyage d'étude à Londres.

N'oubliez pas d'allumer les bougies pour quand je rentrerai.

Rosalie : J'y veillerai, madame.

Je sais que vous craignez l'obscurité.

Marguerite : (*sort*)

10.

Sur scène : Rosalie

Rosalie : (en aparté) (s'assied et se prend la tête dans les mains)

Pauvre, pauvre maîtresse.

Elle a complètement perdu la raison.

Quand elle est sortie de son sommeil le lendemain de l'enterrement d'Alfred, elle en a parlé comme s'il était toujours vivant.

Qu'il était à Londres. Qu'il y étudiait, qu'il allait revenir.

Quand je prépare un repas, je dois le faire pour deux et mettre deux couverts.

À table, elle ne s'aperçoit même pas que son fils est absent.

Elle me demande d'entretenir le cuir de sa selle pour qu'il fasse bonne impression à cheval.

Je dois même faire couler son bain et le parfumer au romarin.

Je n'en peux plus !

(sonnette)

Rosalie : Bonjour monsieur Victor (sort)

(revient, suivie de Victor)

11.

Sur scène : Victor, Rosalie

Victor : Alors, comment se porte-t-elle ?

Rosalie : Cela ne s'arrange pas.

Cela fait deux mois qu'Alfred nous a quitté.

Cela fait deux mois qu'elle est persuadée qu'il est toujours parmi nous.

Victor : C'est effrayant.

Lui avez-vous révélé la vérité ?

Rosalie : Je n'ose pas. Comment le lui dire.

Comment réagirait-elle ?

Va-t-elle mourir ? Me congédier ? Incendier la maison, peut-être ?

Comment voulez-vous savoir comment va réagir une personne qui n'est plus dans un état normal.

Victor : Depuis la disparition de ce fourbe malfaisant, elle ne s'intéresse plus à moi.

Je ne reçois plus aucune lettre de sa part !

De son vivant elle me parlait de nous, maintenant elle me parle de lui.

Elle est totalement déconnectée de nos sentiments.

(sonnette)

Victor : Qui est-ce ?

Rosalie : Le docteur.
Je l'ai fait venir car je ne sais plus quoi faire.
(sort)

(revient, suivie par le docteur)

12.

Sur scène : Montpellier, Victor, Rosalie

Rosalie : Je vous présente monsieur Victor Chambrelain.

Victor : Bonjour docteur.

Docteur Montpellier : Bonjour monsieur. Nous nous sommes aperçus à l'enterrement d'Alfred, je crois.
Je suis le docteur Montpellier.

Victor : Vous êtes du Midi ?

Docteur Montpellier : *(agacé)* Non, je suis breton.
C'est une coïncidence que je porte un nom à la consonance du sud.

Rosalie : Et quel est votre prénom ?

Docteur Montpellier : Ludwig.
Mes parents étaient musiciens.
Ils ont voulu rendre hommage à Beethoven.

Victor : Le compositeur ?

Docteur Montpellier : *(agacé)* Non, le bouilleur de cru.

Rosalie : J'ai dit au docteur ce qu'il arrive à madame Marguerite.

Victor : C'est affreux, n'est-ce pas ?

Docteur Montpellier : Madame Marguerite vit dans le déni.

Rosalie : Non, elle vit ici.

Docteur Montpellier : Le déni n'est pas un lieu. C'est un état d'âme.

Rosalie : C'est déjà moins loin.

Victor : Pourriez-vous développer ? Cela m'intéresse.

Rosalie : Et moi donc.

Docteur Montpellier : Marguerite apprend une vérité : la mort du fils qu'elle aime.
Cette vérité est à ce point douloureuse qu'elle en devient insupportable.

Même si elle est terrible, la conscience peut maîtriser cette souffrance et l'adoucir, par la raison.
Or, quand la raison n'agit pas, la conscience cherche un autre remède.

Elle décide alors tout simplement de nier cette vérité et de continuer à exister comme si rien ne s'était passé.

C'est ça, le déni. Un mécanisme de défense.

Pour la guérir, nous devons lui faire accepter la réalité en brisant le mécanisme inconscient de défense.

Rosalie : Et comment qu'on brise ?

Docteur Montpellier : Marguerite a déraisonnablement idéalisé Alfred en être parfait, ce qui l'a menée à ne pas accepter sa disparition.

Pour briser le mécanisme de défense, il faut donc désidéaler Alfred dans l'esprit de Marguerite.

Je n'ai bien évidemment jamais connu Alfred de son vivant.

Quel genre d'homme était-il ?

Rosalie et Victor : (*se regardent, regardent le public, en aparté*)

Rosalie : Asseyez-vous docteur.

Victor : Nous allons vous expliquer.

Rosalie : Vous allez être désidéalisé !

(*Noir*)

Docteur Montpellier : Et elle ne le savait pas ?

Rosalie : Mais alors, pas du tout. Elle ne se doutait de rien.

Victor : Ce répugnant petit manipulateur a réussi à la convaincre qu'il était du style gendre idéal.

Docteur Montpellier : Nous devons donc lui faire prendre conscience du véritable caractère d'Alfred.

Rosalie : Comptez-sur moi ! Je vais lui débiller en pleine poire ce que je pense de ce scélérat !

Victor : Un scélérat imbécile et stupide ! Ce sont les plus dangereux.

Rosalie : On y va, m'sieur Victor ?

Victor : Et comment donc !

Docteur Montpellier : NON ! Vous allez aggraver son cas ! Ce n'est pas comme cela qu'il faut procéder.

Rosalie : Comment alors ?

Docteur Montpellier : Il faut faire preuve de beaucoup de patience. Il faut d'abord l'écouter pour mieux la comprendre pour construire lentement une confiance et introduire doucement dans son esprit la triste vérité, j'oserais dire au goutte à goutte.

Je vais m'en charger. Comptez sur moi.

Rosalie : Vous reviendrez souvent ?

Docteur Montpellier : Tous les jours s'il le faut.

Rosalie : (*caressant le bras de Montpellier, en aparté*) C'est intéressant, ça.

Victor : Et elle redeviendra comme avant... je veux dire, elle aura les mêmes sentiments qu'autrefois, du style : amour, tendresse, passion...

Docteur Montpellier : Cela va sans dire.

Victor : (*en aparté*) C'est intéressant, ça.

(Noir)

13.

Sur scène : Montpellier, Marguerite.

Docteur Montpellier : Je suis le docteur Montpellier, madame.

Nous nous sommes rencontrés à l'enterrement.

Marguerite : L'enterrement de qui ?

Docteur Montpellier : Qu'importe.

Je voulais vous parler. Je voudrais échanger au sujet d'Alfred.

Montpellier : Vous le connaissez ?

Docteur Montpellier : Non, mais vous aller me le faire découvrir.

Marguerite : Vous êtes du midi ?

Docteur Montpellier : (*un temps*) Oui, je suis du midi.

* * *